

L A

GOUVERNANTE,

COMEDIE NOUVELLE

EN CINQ ACTES, EN VERS.

Par M. NIVELLE DE LA CHAUSSEE, de
l'Academie Française.



D U B L I N :

Imprimé chez S. POWELL, en Crane-lane.

M DCC L.

GOUVERNANTE

ACTEURS.

LE PRESIDENT DE SAINVILLE.

SAINVILLE, Fils du PRESIDENT.

UNE BARONNE, Parente du PRESIDENT.

ANGELIQUE.

UNE GOUVERNANTE.

JULIETTE, Suivante.

UN LAQUAIS.



*La SCENE est dans une Maison commune au
Président & à la Baronne.*



LA

GOUVERNANTE, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, JULIETTE.

JULIETTE [*suit Angelique qui rêve.*]

ANGELIQUE, est-ce tout? Faites-vous violence :

Je voudrois bien savoir à quoi sert le silence :

Il ne guerit de rien, au contraire, il aigrit

VOL. II.

P

Les

4 LA GOUVERNANTE.

Les maux & les tourmens du cœur & de
l'esprit.

Se taire, est n'être plus qu'une ombre qui
s'ennuie ;

Le babil est le charme, & l'ame de la vie . . .

Vous ne répondez rien ! Quel est donc vo-
tre but,

Et votre idée ?

Ang. Hélas !

Jul. Un sou-

pir ! Beau début ?

Après, continuez.

Ang. Je n'ai plus rien à
dire.

Jul. On n'a que trop de quoi parler quand
on soupire.

Où sont donc ces transports, cette vivacité ?

Nos entretiens faisoient votre félicité ;

Vous ne pouviez finir ; lorsque je me ra-
pelle . . .

Ang. Je ne te parlois pas alors d'un in-
fidèle.

Jul. Doit-on, lorsque l'on perd le cœur
d'un inconstant,

Perdre aussi la parole ? Allons, il faut d'autant
Soulager son dépit, rien n'est plus salutaire.

Ang. Où parle la raison, le dépit doit se
taire.

Jul. Et la raison vous parle, à vous, An-
gélisque ?

Ang. Oui.

Jul. Ah ! le bel entretien ; ma foi, gare
l'ennui :

Mais

Mais il est tout venu.

Ang. Non, ce guide propice
A porté la lumière au fond du précipice
Où j'aurois eslué le plus grand des malheurs.

Jul. Bon, bon ! L'amour bien-tôt le com-
blera de fleurs.

Ang. Non, je n'ai plus en lui la moindre
confiance.

Où m'alloit entraîner mon peu d'expérience !
Eh ! comment, pouvons-nous ne nous pas
égarer ?

Comment fuir les dangers qu'on nous laisse
ignorer ?

A qui notre jeunesse est-elle confiée ?

Hélas ! pour l'ordinaire elle est sacrifiée.

Quel est le sort du sexe ? Ah ! Juliette, il
s'ensuit.

Qu'on croit qu'il ne vaut pas la peine d'être
instruit.

Jul. Ah ! diantre, vous voilà tout-à-fait
surprenante,

Ce beau chef-d'œuvre vient de notre Gou-
vernante ;

Depuis six ou sept mois qu'elle a trouvé
moyen

De s'impatroniser, je n'y connois plus rien ;

La Baronne elle-même en a fait son amie,

Et ne fait que vanter sa rare prud'homie ;

Nous étions, vous & moi, bien mieux au-
paravant.

Ang. Je voudrois l'avoir eüe en sortant
du Couvent :

6 LA GOUVERNANTE.

Oui, Juliette, ce sont quatre ans que je regrette.

Jul. Oui, votre tante a fait une fort belle emplette...

Cette femme n'entend qu'à donner des vapeurs ;

Mais, parlons de Sainville, espérez que vos cœurs

Seront bien-tôt remis en bonne intelligence ;
Ja sai que de sa part un peu de négligence.

Ang. Tu nommes négligence un total abandon ?

L'excuse n'a plus lieu, non plus que le pardon.

Jul. Si Sainville a quitté sa retraite profonde

Pour aller se fourrer dans le tracas du monde,
C'est malgré lui ; pour moi, j'ai tout lieu de douter

Qu'il puisse encor long-tems s'y plaire & le goûter ;

Il n'a fait qu'obéir, & par force, à son pere ;
Son esprit, son humeur, son goût, son caractère,

Feront qu'il y sera tout-à-fait étranger :
Il est trop Philosophe.

Ang. Ils l'auront fait changer.

Jul. Non, il est trop bien né, c'est sur quoi je me fonde ;

Quel triomphe pour vous ! quand, dégouté du monde...

Ang. Qu'il y reste, & s'y fasse un destin, éclatant ;

Quant

Quant à moi, je médite un projet important.

Jul. Vous voulez tout-à-fait renoncer à Sainville ?

Ang. Je voudrois être encor à mon premier asyle.

Jul. Eh ! pourquoi faire ? au lieu de bénir chaque jour

La main qui vous a fait sortir de ce séjour,
Où les infortunés de qui vous êtes née,
Dès vos plus jeunes ans vous ont abandonnée,

Vous songez à rentrer dans le sein de l'ennui ?

Ang. Le monde n'a plus de quoi me plaire.

Jul. Aujourd'hui :

Mais demain il pourra vous plaire davantage ;
Le dépit prend toujours le parti le moins sage :

Demeurez, les absens sont bien-tôt oubliés.

La Baronne vous fait mille & mille amitiés ;

Elle a pour vous les yeux de la plus tendre mere,

C'est une tante enfin comme il ne s'en voit guere ;

Mais si vous ne restez sous ses yeux, j'ai bien peur

Qu'un autre ne parvienne à vous ôter son cœur,

Et qu'avec un époux, elle ne s'en console.

La veuve la plus sage est toujours assez folle

Pour se remarier ; cela se voit souvent :

Il ne sera plus tems de sortir du Couvent ;

Il y faudra gémir, enrager comme une autre,
Et pleuter à la fois sa folie & la vôtre :

Je vous en avertis, craignez cet incident ;

Mais la voici qui vient avec le Président.

Sortons.

[*Elle entraîne Angélique.*]

SCENE II.

LE PRESIDENT, LA BARONNE.

Le Pres. Vous n'avez fait aucune découverte.

Ah ! Ciel, n'aurois-je plus qu'à gémir de leur perte ?

Faudra-t-il que j'emporte avec moi la douleur

De n'avoir jamais pu réparer un malheur,
Dont, en quelque façon, je suis presque coupable ?

La Ba. Mais vous ne l'êtes point ; est-ce qu'on est comptable

Des jugemens qu'on croit rendre avec équité ?

Quoi, ne peut-on jamais cacher la vérité ?

Tant de gens sont payez pour conspirer contre elle,

Pour lui tendre toujours une embûche cruelle :

Quel Juge est à l'abri d'un semblable malheur ?

Le Pres. Et voilà justement ce qui fit mon erreur,

Et

LA GOUVERNANTE. 9

Et l'Arrêt dont je fus l'organe trop funeste :
Mais se peut-il qu'enfin nul espoir ne vous

reste,
Et qu'en dix ou douze ans, à peine révolus,
Des gens d'un si grand nom ne se retrouvent
plus ?

La Ba. Eh, croyez-moi, Monsieur, quand
on est misérable,

C'est un fardeau de plus qu'un nom confi-
dérable ;

Ils en ont pu changer : peut-être que la mort,
Au sein de l'indigence, aura fini leur sort.

Le Pres. Mais le défunt avoit une femme ,
une fille,

Il doit être resté quelqu'un de leur famille.

La Bar. J'ai bien quelques soupçons, mais
ils sont si légers ?

Ils sont si dépourvus . . .

Le Pre. Qu'importe,
ils me sont chers ;

Ne les négligez pas, redoublez votre zèle,
Vous n'aurez jamais eu d'occasion plus belle
D'obliger un parent que vous-même avez
mis

Depuis long-tems au rang de vos plus vrais
amis.

La Ba. Croyez que c'est à quoi mon zèle
s'intéresse.

Le Pres. Je vois d'un pas rapide arriver
la vieillesse ;

J'aurai bien-tôt fini le cours qui m'est pres-
crit :

Que je serois content & de cœur, & d'esprit,
 Si je pouvois, avant le terme qui s'approche,
 N'être plus accablé d'un si cruel reproche !
 Ce seroit mon plus cher & mon plus grand
 bonheur ;
 En tout cas, j'ai mon fils, il est homme d'hon-
 neur,
 Et capable, entre nous, j'ai tout lieu de le
 croire,
 De faire une action qui, le couvrant de gloire,
 Eternise après moi le sang dont il est né,
 Et me donne en mourant un repos fortuné :
 Oui, j'en jouis d'avance, & mon ame est
 tranquille ;
 Il pourroit cependant arriver que Sainville,
 Répandu, dissipé, comme il l'est à présent
 Eût altéré ses mœurs.

La Ba. L'exemple
 est séduisant ?

Mais...

Le Pres. D'un autre côté, c'est sur
 quoi je me fonde,
 Sainville a grand besoin de l'école du monde.
 Philosophe un peu jeune, & même trop ar-
 dent,
 Il s'abandonne trop à son zèle imprudent.
 Ami de la franchise, il croit que la souplesse
 Est indigne d'un homme, & taxe de bassesse
 Ces égards mutuels dont la nécessité
 A forgé les liens de la société.
 Que sert une sagesse âpre & contrariante ?
 Heureuse la vertu douce, aimable & liante,

Dont

LA GOUVERNANTE.

II

Dont les ris & les jeux accompagnent les pas ;
La raison même a tort quand elle ne plaît pas.

La Bar. La sienne se ressent des défauts de
son âge,
Le tems adoucira ce qu'elle a de sauvage.
Espérez.

Le Pres. Que je crains qu'il n'ait
été trop loin !

Tel est des jeunes gens le malheureux besoin,
Qu'il faut pour les polir risquer de les cor-
rompre ;

Avec lui-même enfin je l'ai forcé de rompre,
D'aller, de se répandre, & de se faire voir :

Mais son obéissance a passé mon espoir :

Vous ne le voyez plus, moi-même il me né-
glige.

La Bar. Croyez que l'amour seul aura fait
ce prodige.

Le Pres. Ah ! Pourvu qu'il ne soit devenu
qu'amoureux,

L'amour ne gâte point un caractère heureux ;

Je lui laisse le choix entre d'aimables filles

Qu'il pourra rencontrer dans de riches fa-
milles

Où je l'ai présenté ; mais je l'attends ici,

Et par lui-même enfin je vais être éclairci,

Vous, Madame, de grace, achevez votre
ouvrage ;

Et surtout, point d'éclat, le moindre est un
outrage ;

Vous avez des soupçons, ne les méprisez
pas.

La Bar. J'approfondirai tout, & j'y vais de ce pas.

SCENE III.

LE PRESIDENT, SAINVILLE.

Le Pres. [*en voyant arriver son fils [à part.]*]
Il me semble qu'il a plus de grace & d'aisance ; [*Haut.*]

Je n'abuserai pas de votre complaisance,
Le tems vous est trop cher pour en perdre avec moi.

Sain. Puis-je en faire un plus doux & plus heureux emploi ?

Le Pres. Vous devenez flatteur.

Sain. Je

dis ce que je pense.

Le Pres. Ce sont des complimens, & je vous en dispense ;

Hé bien, vous voilà donc au milieu du torrent,

Votre genre de vie est un peu différent :

Que dites-vous du monde ? Allons, daignez m'instruire.

Sain. Moi, mon pere, j'en dis tout ce qu'on en peut dire,

Il n'est qu'une façon de le bien définir.

Le Pres. Je ne crois pas qu'il soit aisé d'en convenir.

Sain. Avec sincérité, s'il faut que je réponde,

J'ai

J'ai vu que l'impudence est la reine du monde,
Et qu'il faut, quond on veut y faire son chemin,

Aller à la fortune avec un front d'airain,
Que l'art d'en imposer est le seul art utile ;
Qu'une louange aride, une estime stérile,
Est tout ce qu'on accorde à peine aux gens

de bien.
Le Pres. En exagérant tout, on ne définit rien :

Brisons-là ; mais d'ailleurs, dites-moi, je vous prie ;

Vous avez fréquenté la bonne compagnie ?

Sain. La bonne compagnie ! Eh, croyez-vous aussi

A cette rareté que l'on appelle ainsi ?

J'ai tout vu, j'ai partout cherché cette merveille,

Dont le nom resonnoit sans cesse à mon oreille ;
Mais ce n'est qu'un grand mot nouvellement admis,

Qui n'a rien de réel, que l'usage a transmis
Par l'organe des fots dans la langue ordinaire,

Qui sert à désigner un être imaginaire,
Ouvrage de l'orgueil & de la vanité ;

Tout cercle, quel qu'il soit, toute société,

Croit en être, de droit, la véritable sphere ;

Du bien, de la naissance, & telle autre chimere,

De la fatuité, des airs & du jargon ;

Voilà tout ce qu'il faut pour usurper ce nom ;

Quant

Quant à moi, j'en appelle, elle est mal définie ;

Ce sont les mœurs qui font la bonne compagnie.

Le Pres. Il en est cependant à qui ce titre est dû ;

Mais, avec ces défauts, le monde vous a plu,
Et j'en vois la raison ; parlons avec franchise,
L'amour... Eh ! comment donc, ce mot
vous scandalise

A votre âge ? Parbleu, c'est une nouveauté.

Sainv. Qui m'en auroit donné ?

Le Pres. L'esprit ou la beauté.

Sainv. La beauté, j'en conviens, peut, quand elle est réelle,

Inspirer un amour aussi passager qu'elle :
Quant à l'esprit du sexe.

Le Pres. Il est, sans contredit,

Que l'on ne vit jamais tant de femmes d'esprit.

Sain. Qu'une femme aisément passe pour un prodige ;

Mais c'est nous qui faisons nous-même le prestige.

Le Pres. Comment !

Sain. Pour peu qu'elle ait de jeunesse & d'appas,

L'amour & les desirs attirent sur ses pas

Une foule empressée à porter jusqu'aux nues

Mille perfections qu'elle auroit peut-être eues,

Si

Si l'on ne l'accabloit d'un encens trop flatteur ;

Elle peut tout risquer ; plus d'un adulateur
Lui prête avidement & le cœur & l'oreille,
Et d'avance applaudit. Qu'alors cette merveille,

Aux dépens du bon sens, anime ses propos,
Et surtout avec art distribue à propos
Une œillade traîtresse, un souris infidèle,
Et voilà tous nos sots enchantés autour d'elle.

Le Pres. Vous n'avez pas été de ce nombre ?

Sain. Ah, vraiment non.

Le Pres. Quand tout le monde a tort, tout le monde a raison.

Pourquoi se distinguer ?

Sain. Je n'en suis pas le maître.

Le Pres. Lorsqu'on est comme un autre, on est comme on doit être ;

Qui donne de l'encens ne donne rien du sien.

Sain. Et, mais, pardonnez-moi, mon estime est mon bien.

Le Pres. [à part.] Le bel amendement !
[haut.] Souffrez que je réponde.

Sain. A des faits.

Le Pres. Permettez ;
quand j'entrai dans le monde,
Je le vis à peu près des mêmes yeux que vous ;

Chacun m'y déplaisoit, & je déplûs à tous ;

Ne

- Ne faisant point de grace, on ne m'en fit aucune.

Sain. On s'en passe.

Le Pres. L'on prit
ma franchise importune

Pour un fiel répandu par la malignité ;
D'autres ne la taxoient que de rusticité,
Et chacun s'élevoit sur mes propres ruines.
Où l'on cueilloit des fleurs, je cueillois des
épinés ;

- Ainsi, par un scrupule un peu trop rigou-
reux,

J'ôtois à la vertu le droit de rendre heureux :
Alors, par une erreur qui n'est que trop com-
mune,

J'imputois mes malheurs à l'aveugle fortune,
J'en faisois son forfait ; loin de m'en accuser,
L'expérience enfin sût me désabuser :

Je rompis mon humeur, rompez aussi la vôtre,
Nos besoins nous ont faits esclaves l'un de
l'autre.

Il faut porter ce joug qui se révolte à tort,
Et devient l'artisan de son malheureux sort.

Sachez donc vous soumettre à cette dépen-
dance :

L'usage des vertus a besoin de prudence.

Dans un juste milieu, la raison l'a borné :

D'ailleurs il faut toujours que leur front soit
orné

Des graces & des fleurs qui font à leur usage.
Quand la vertu déplaît, c'est la faute du sage.
Sachez la faire aimer, vous ferez adoré.

Sainv.

Sain. Son éclat naturel doit être décoré !
Quoi, d'un fard étranger, secours de l'im-
posture,

L'art oseroit fouiller la beauté la plus pure ?
Mon pere, croyez-moi, son attrait lui suffit.

Le Pres. Je n'ajoute qu'un mot à tout ce
que j'ai dit.

Ma fortune, mon fils, est moins considérable
Qu'on ne le croit : je suis dans un poste ho-
norable,

Où l'on n'amasse point ; ainsi je vous prévien,
Que, bien loin de trouver après moi de grands
biens,

Vous serez étonné d'un si foible partage :
Il faut vous faire ailleurs un plus grand hé-
ritage,

Et vous ne le pourrez qu'en cherchant un
parti

Qui soit digne, en un mot, de vous être assorti
Par son nom, par son rang & par son opu-
lence ;

Mais, pour le mériter, faites-vous violence :
Allez, voyez le monde ; & mettez à profit
Ce que mon amitié vous dicte & vous pres-
crit.

S C E N E IV.

SAINVILLE [*seul.*]

Qui ? Moi, pour mandier les biens les plus
frivoles,

I'irois

18 LA GOUVERNANTE.

I'irois de porte en porte encenser des idoles,
Et feindre d'adorer l'objet de mes mépris ?
La plus haute fortune est trop chère à ce prix.
Ah ! mon pere, en effet, quelle erreur est la
vôtre !

Mon bonheur dépend-il d'être au-dessus d'un
autre,

De briller dans le monde un peu plus, un peu
moins ?

Hé bien, mon existence aura moins de té-
moins.

Est-ce un si grand malheur de n'éclouir per-
sonne,

De n'avoir que l'éclat que la probité donne ?

Quoiqu'il en soit enfin, je serai dans le cas ;

Et c'est un être heureux qu'on ne connoitra
pas.

Oui, cet objet charmant aura la préférence :

Adorable Angélique, ah, quelle difference !

Le Ciel a pris plaisir à la former pour moi.

C'en est fait pour jamais, je rentre sous sa
loi . . .

Depuis que j'ai cessé de cultiver sa flâme,

Puis-je encore espérer de régner dans son
ame ?

Elle m'a tant aimé que je dois me flatter

D'obtenir un pardon que je vais mériter.

[il va pour sortir.]

SCENE

SCENE V.

SAINVILLE, JULIETTE.

Jul. Monsieur, un mot, de grace, Angélique m'envoye.

Sainv. Angélique ?

Jul. Elle-même.

Sain. Ah,

ciel ! Quelle est ma joie !
Dieux ! Elle me prévient.

Jul. Sans vous le reprocher,
C'est la dixieme fois que je viens vous chercher.

Sainv. Ah ! Je suis trop heureux.

Jul. Apprenez à quels titres,
Et prenez ce paquet, c'est un recueil d'épîtres.

Sainv. O gages fortunés du plus fidèle amour !

O bonheur qui m'assure un éternel retour !
Quand je semblois avoir abjuré son empire,
Elle pensoit à moi, s'occupoit à m'écrire ;
Ce sont tous ces billets.

Jul. [*voulant sortir*] Vous verrez à loisir.

Sainv. [*en l'arrêtant.*] Je ne me souviens pas de t'avoir fait plaisir.

Jul. [*à part.*] Ni moi non plus.

Sainv.

Sainv. [*en tirant sa bourse.*] Tu m'as trop bien servi près d'elle, Pour ne pas aujourd'hui récompenser ton zèle.

[*Il lui donne de l'argent.*][*Il lui donne sa bourse.*] Tiens, Juliette. . . . Ah ! Prends tout.

Juli. Que de biens à la fois !

Sainv. Eh, puis-je trop payer tous ceux que je reçois ?

Jul. [*Elle veut sortir.*] Je suis votre servante.

Sainv. Attens.

Juli. Monsieur, je n'ose.

Sainv. Sois témoin des transports que mon bonheur me cause.

Tu lui diras . . . Grands Dieux, quel retour inhumain !

Je vois, je lis ma perte écrite de ma main. Mes lettres, mon portrait, il faudra que j'en meure !

Jul. [*à part.*] Je ne crois pas qu'il soit besoin que je demeure !

Sainv. L'espoir n'a donc servi qu'à mieux m'affaîner.

(*à Juliette.*) Eh quoi, tu fuis ?

Juli. Je crains de vous importuner.

Sain. Pars donc, ton silence augmente mon supplice.

Tu ne te taisois pas, si tu n'étois complice.

Juli.

Jul. Mais en serez-vous mieux, quand je vous aurai dit,
Que jusqu'à la rupture on pousse le dépit,
Qu'à l'amour d'Angélique il ne faut plus prétendre,
Et qu'elle ne veut plus vous voir ni vous entendre ?

Sain. On ne peut donc jamais former qu'un nœud fatal.
Il n'est donc que trop vrai que tout choix est égal.

A tout âge, en tout lieu, l'amour n'est qu'en idée ;

Enfin c'en est donc fait, ma perte est décidée :
Je n'ai donc plus ce cœur que j'avois enflammé.

Jul. Jugez-vous ; quand on a le bonheur d'être aimé,

Il faudroit résider auprès d'une maîtresse,
Cultiver par soi-même, & nourrir sa tendresse.

L'amour qu'on nous inspire exige bien du soin ;

Des yeux qui l'ont fait naître, il a toujours besoin ;

La moindre négligence y porte un coup funeste.

Est-ce que notre cœur a des forces de reste ?

Sainv. Et parce que j'ai tort, m'abandonneras tu ?

Juli. La bonne volonté fait toute ma vertu :

Mais

Mais je suis sans crédit, je rougis de le dire.
Certaine Gouvernante a sur elle un Empire,
Que pendant votre absence, elle a jusqu'à ce
jour
Acquis malgré moi-même aux dépens de
l'amour.

Sainv. Mais, malgré cette femme, au
moins je puis écrire.

Juli. Et l'on refusera constamment de vous
lire ;

Car ce maudit argus pense à tout, n'omet
rien :

Ecrivez cependant.

Sainv. Je m'en garderai
bien.

Ah ! C'en est trop enfin.... Je ne veux
rien entendre,

Puisqu'on me rend mon cœur, il faut bien le
reprendre ;

Puisqu'on brise ma chaîne, il faut bien en
sortir.

Non, je ne prétens pas perdre mon repentir.
Laisse-moi, c'est en vain que la perfide y
compte :

J'aime encor mieux mourir de rage que de
honte :

J'aurois vécu pour elle, & je vivrai pour moi.

Que je suis soulagé d'avoir repris ma foi !

Que je vais désormais vivre heureux & tran-
quille !

Tu le veux, j'écrirai, mais ce sera d'un
style....

Elle

Elle apprendra qu'on peut cesser de l'adorer.

Julie. Perdez-vous la raison, au lieu de réparer ?

Sainv. Un seul regret me tuë, il faut que j'en convienne,

C'est que son inconstance ait prévenu la mienne ;

Toi, tu lui remettras ma lettre en temps & lieu,

Tu la lui feras lire Alons, j'y compte :
Adieu. *[Il sort.]*

S C E N E VI.

JULIETTE.

Voilà comme ils sont tous quand on leur rend le change,

Furieux, hors de sens, c'est une espèce étrange :
Mais enfin, quels qu'ils soient, tout bien apprécié,

Il ne faut pas laisser que d'en avoir pitié.

A C T E II.

S C E N E I.

LA GOUVERNANTE.

O Tendresse du sang ! Doux charme
d'une vie
Qui devoit dès long-tems m'avoir été ravie !
Quel état m'as-tu fait préférer à la mort ?
Grands Dieux ! Lorsque j'y pense, étoit-ce
là mon fort ?
Mais je n'en rougis point, la cause en est trop
chere,
Continuons les soins de la plus tendre mere ;
Avant que de rentrer dans ce cloître écarté,
Où la main d'un parent a daigné par bonté
Assurer mon destin, consommons mon ou-
vrage.
Ah, Ciel ! permets enfin qu'à travers un
nuage,
J'achevé de verser sur l'objet de mes pleurs,
Les seuls biens qui me soient restés de mes
malheurs ;
Et du moins, qu'au défaut de tout autre a-
vantage,
L'usage des vertus lui serve d'héritage.
Voyons ce que sur elle ont produit mes avis,
Et si pour son bonheur elle les a suivis.

S C E N E

S C E N E II.

ANGELIQUE, LA GOUVERNANTE.

Angel. Ma bonne, embrassez-moi. Que je suis fatistaite !

La Gouv. Quoi donc, ma chere enfant ?

Angel. Ma victoire est complete.

La Gouv. [à part.] [haut.]

Que je crains ces transports ! Qu'est-il donc arrivé ?

Angel. Que j'ai tout renvoyé, je n'en ai rien sauvé.

J'ignorois qu'on aimât si fort ces bagatelles, Je n'ai pû m'en priver sans des peines mortelles ;

Je les regrette encor, mais j'ai fait mon devoir.

Ah ! Je suis bien vengée, il est au désespoir.

La Gouv. Il en fait semblant.

Angel. Non, il n'est pas homme à feindre, Et Juliette m'a dit qu'il étoit fort à plaindre.

La Gouv. Elle a pensé vous perdre, & sa fausse amitié

Voudroit contre vous-même armer votre pitié :

De ces personnes-là craignez le caractère,
On ne se perd jamais que par leur ministère ;
Et si vous m'en croyez, détachez-la de vous,
En un mot, fuyez-la, rompez.

Ang.

Ang. Mais, entre nous,
Me voilà donc réduite à ne voir plus personne ?

Car vous m'ordonnerez, du moins je le soupçonne,

De ne plus voir Sainville.

La Gouv. Oui, ne balancez pas.

Ang. Mais s'il m'écrit ?

La Gouv. Peut-être.

Ang. Ah ! Sans doute.

La Gouv. En ce cas,
Sans la décacheter renvoyez-lui sa lettre . . .
Voilà précisément ce qu'il faut me promettre.
Eh quoi, vous hésitez ? Vous vous taisez ?
Parlez.

Ang. Ah ! Vous faites de moi tout ce que vous voulez.

La Gouv. Mais c'est pour votre bien.

Angel. Hélas !

La Gouv. Daignez

m'en croire,

C'est pour vous conserver votre honneur, votre gloire.

Ang. L'honneur est donc toujours l'ennemi de l'amour ?

La Gouv. Non vraiment ; au contraire, il l'approuve à son tour.

Ang.

Ang. Et pourquoi donc le mien lui semble-t'il un crime ?

La Gouv. C'est qu'il faut que l'amour ait un but légitime.

Puisque vous me forcez : Eh, peut-on ignorer,

Que pour pouvoir aimer sans se deshonoré,
Il faut qu'un doux espoir mieux fondé que le
vôtre,

Affortisse deux cœurs qui soient faits l'un
pour l'autre.

Ang. Eh, pour qui donc Sainville & moi
sommes-nous faits ?

La Gouv. Que de foiblesse encor ! Que
j'en crains les effets !

[à part.] Sans nous trop avancer, ôtons-lui
l'espérance

Qu'elle ose concevoir contre toute appa-
rence.

[haut.] Ma fille, (vous m'avez permis un si
doux nom)

Il faut, à vous guérir, forcer votre raison ;
Non, ce n'est point à vous que le Ciel le
destine :

Peut-il s'associer avec une orpheline
Inconnue, & d'ailleurs réduite à ses attraits,
Qui n'a ni bien, ni rang, qui n'en aura ja-
mais ?

Sur la Baronne en vain vous fondez votre
attente.

Ang. Et par quelle raison ? N'est-elle
pas ma tante ?

Q

La

28 LA GOUVERNANTE.

La Gouv. Hélas !

Ang. Que dites-vous ?

La Gouv. Otez-vous cet espoir.

Ang. Mais encor, pourquoi donc ?

La Gouv. Voulez-vous le sçavoir ?
Elle ne vous est rien, le rapport est fidèle.

Ang. Depuis plus de quatre ans que je suis avec elle,
Elle fait tout pour moi.

La Gouv. Vous l'avez mérité,
Mais ce n'en est pas moins l'effet de sa bonté :

Vous étiez dans un cloître une charge importune,
Où l'on étoit enfin las de votre infortune.

Ang. Mais d'où provenoit donc cet abandon total ?

La Gouv. Vos parens ruinés par un procès fatal,
Furent forcés de faire un si grand sacrifice ;
Plaignez-les, ce fut là leur plus cruel supplice.

Ang. Vous vous attendrissez ? Vous les avez connus ?

S'il est vrai, dites-moi ce qu'ils sont devenus,
Ne me cachez plus rien.

La Gouv. Votre malheureux pere
Saïsît l'occasion d'une guerre étrangere ;
Son courage lui fit espérer tout du sort,
Mais il s'exposa trop, il y trouva la mort.

Ang.

Ang. Ah, Grands Dieux ! Et ma mere alors que devint-elle ?

La Gouv. Votre mere ! Jugez de sa douleur mortelle ;

Peignez-vous son état & son adversité.
Enfin, après avoir long-tems sollicité,
D'une pension foible, à peine suffisante
Pour soutenir sa vie infirme & languissante,
On crut payer assez les jours de son époux.
Elle comptoit alors se réunir à vous,
Et vous faire venir pour essuyer ses larmes ;
Toute prête à jouir d'un bien si plein de charmes,

Sa santé succomba sous des maux si constans ;
Dans les bras de la mort elle resta long-temps ;
A peine elle en sortoit, que ce bienfait modique,

Qui faisoit sa fortune & sa ressource unique,
Fut discontinué sans espoir de retour.

Ang. Sans doute que depuis un si malheureux jour,
Elle n'a pû survivre à ce coup si funeste ;
Vos larmes, vos soupirs, m'apprennent tout le reste.

La Gouv. Ne comptez plus sur elle, & revenons à vous.

Vous étiez au Couvent, où je sens, entre nous,
Jusqu'où pouvoit aller votre disgrâce affreuse,
Quand le Ciel qui vouloit que vous fussiez heureuse,

De la Baronne un jour y conduisit les pas :
On lui parla de vous ; votre âge, vos appas,
Des larmes qui pour lors vous prêterent leurs
charmes,

Tout força la Baronne à vous rendre les
armes,

Elle vous prodigua ses généreux secours :
Enfin, son amitié s'augmentant tous les jours,
Elle vous prit chez elle, & sa vive tendresse
Daigna vous honorer du titre de sa niece.

Ang. Ah, quelle différence !

La Gouv. Ainsi,
ne l'étant pas,

Voyez quel précipice est ouvert sous vos pas.
Pouvez-vous vous livrer à l'espoir inutile
De devenir un jour l'épouse de Sainville ?
Non, cessez de compter sur cet heureux lien :
La Baronne pourra vous faire quelque bien,
Mais ce n'est pas assez pour que l'on vous
préfère

Au plus riche parti que lui cherche son pere ;
Sainville en a besoin pour vivre avec l'éclat.
Qu'exigeront bien-tôt son rang & son état.

Ang. Et le plus tendre amour n'est donc
rien dans la vie ?

Au gré de la fortune il faut qu'on se marie.
Pourvu qu'on soit bien riche, on est donc
bien content ?

Je ne l'aurois pas crû.

La Gouv. Le plus sûr
est pourtant

De ne plus espérer que l'hymen vous unisse ;
N'attendez

N'attendez pas, vous dis-je, un si grand sacrifice,

Je n'imagine pas qu'il y puisse songer.

Ang. Vous découvrez l'abyme où j'allois me plonger.

Que de combats vont être arrosés de mes larmes !

Ce n'est que loin de lui que je trouve des armes.

Jé dois vous avouer que mon cœur révolté

Sur mes réflexions l'a toujours emporté ;

Et si je reste ici. . . .

La Gouv. Venez.

Ang. Où donc, ma bonne ?

La Gouv. Où l'honneur vous attend, aux pieds de la Baronne ;

Venez lui confier votre état dangereux,

Elle aime la vertu, son cœur est généreux ;

Priez-la de finir une peine si rude,

En vous faisant rentrer dans cette solitude

Où vous étiez. Pressez, redoublez votre effort,

Elle est riche, elle y peut assurer votre fort.

Doutez-vous du succès ? La Baronne vous aime.

Ang. Je ne puis avouer ma honte qu'à moi-même.

La Gouv. Mais vous vous êtes bien confiée à ma foi ?

Ang. Vous n'êtes pas un tiers entre mon cœur & moi.

32 LA GOUVERNANTE.

N'est-il que ce moyen ? Si je vous intéresse,
Ma bonne, fauvez-moi l'aveu de ma foiblesse.

La Gouv. Hâtez-vous d'employer des motifs si pressans,
Les remèdes tardifs sont toujours impuissans.

Ang. Disposez d'un aveu que je vous abandonne,
Chargez-vous-en vous-même auprès de la Baronne.

La Gouv. Vous me le permettez ?

Ang. Oui, je vous le permets.

La Gouv. Vous me désavouerez.

Ang. Non je vous le promets.

La Gouv. J'y vais donc.

Ang. Attendez
Partez, volez, ma bonne,
Je pourrois révoquer l'ordre que je vous donne.

La Gouv. J'obéis.

Ang. Ecoutez, c'est à condition,
Si l'on daigne accepter ma proposition,
Que vous viendrez aussi, que nous vivrons ensemble ;
Je me sou mets à tout, pourvû qu'on nous rassemble ;
N'y consentez-vous pas ?

La Gouv. Oui, c'est bien mon dessein.

Ang.

LA GOUVERNANTE.

33

Ang. Ah! Je pourrai du moins soupirer
dans son sein,
Car je ne compte pas guérir de ma foiblesse.
[Elle sort.]

SCENE III.

JULIETTE, UN VALET, ANGELIQUE.

Jul. [au Valet.] Viens quand je tousserai.
Le Val. Comptez
sur mon adresse.

SCENE IV.

JULIETTE, ANGELIQUE.

Jul. Pourroit-on vous parler ?
Ang. Tu lui
diras que non.

Jul. C'est moi qui vous demande audience
en mon nom.

Ang. Qui toi ?

Jul. Moi-même.

Ang. Hé
bien, je ne veux plus t'entendre.

Jul. Et par quelle raison ?

Ang. Je n'en
ai plus à rendre.

Jul. On vous l'a défendu ?

Ang. Je n'obéis
qu'à moi.

Jul. Depuis assez long-tems, parlons de
bonne foi,
Votre bonne jalouse, envieuse, inquiète,
Cherche à me supplanter, la victoire est com-
plette ;
Votre humeur trop facile a comblé son desir :
N'agissez, Ne pensez que sous son bon
plaisir,
Ayez pour tout instinct celui qu'elle vous
prête,
Soyez comme un enfant qu'on mène à la ba-
guette.

Ang. De grace, finissons ; je ne vois que
trop bien
Quel est le but secret de ce bel entretien.

Jul. Vous pourriez vous tromper.

Ang. Va,
je sçai qui t'envoie.

Jul. Ne vous en faites pas une si grande
joye.

Ang. Quoi, tu me soutiendras ?

Jul. Moi ?

Je ne soutiens rien.

Ang. Tu ne viens pas exprès pour trou-
ver le moyen
D'appaïser, s'il se peut, une amante ou-
tragee ?

Jul. Ce seroit volontiers, s'il m'en avoit
chargée ;
Et d'ailleurs (ce n'est pas que je parle pour
lui)

Mais

Mais enfin, croyez-vous les hommes d'aujourd'hui

D'humeur à nous passer tous nos petits caprices,

A faire tous les jours les plus grands sacrifices,

A braver, à souffrir les mépris, les rebuts,

A demeurer constans lorsque l'on n'en veut plus,

A revenir à nous si-tôt qu'on les rapelle ?

Non, l'art d'aimer a pris une forme nouvelle ;

C'est à nous à présent à remplir en aimant

Tout ce qu'une maîtresse exigeoit d'un amant ;

Encore arrive-t'il qu'on croit nous faire grace.

Nos esclaves ont mis leurs vainqueurs à leur place,

Ils se sont emparés de nos droits les plus doux ;

Tout le poids de l'amour est retombé sur nous.

Ang. Que m'importe ?

Ful. A vous, que si par aventure

Sainville revenoit après cette rupture

Plus tendre que jamais vous rapporter son cœur,

Le votre auroit pour lui la dernière rigueur.

Ang. Sans doute.

Ful. Il fait donc bien de ne pas se commettre ;

Je dis plus, s'il oloit hazarder une lettre

Pleine de désespoir (je suppose le cas,) Vous la refuseriez ?

Ang. Je n'y toucherois pas.

Jul. [à part.] Il se le tient pour dit. Il est tems que je touffe.

[*Elle touffe.*] A la dernière épreuve il faut que je la pousse.

Ang. Qu'as-tu donc ?

Jul. [à part.] Est-il sourd ? Re commençons encor.

[*Elle touffe.*]

SCENE V.

ANGELIQUE, JULIETTE, UN VALET.

Le Val. N'avez-vous pas touffé ?

Jul. [à part.] Peste soit du butor.

Le Val. J'ai donc mal entendu.

Jul. Donne.

Ang. Qu'est-ce.

Jul. Une lettre
Que ce drôle a sans doute ordre de me remettre.

SCENE VI.

ANGELIQUE, JULIETTE.

Ang. Ah ! La belle finesse !

Jul. En quoi
donc, s'il vous plait ?

De grace, expliquez-vous.

Ang.

Ang. Va, je
sai ce que c'est.
Il faut, pour m'attraper, être un peu plus
habile,
Ce billet qu'on t'apporte est. . .

Jul. De qui?

Ang. De Sainville.

Jul. De lui?

Ang. Je gagerois.

Jul. [en défaisant l'enveloppe
qu'elle jette.]

Il faut voir.

Ang. Que
fais-tu?

Jul. Je l'ouvre.

Ang. Je dirai que je ne
l'ai pas lû.

Jul. [à part.] Pour la pousser à bout,
changeons un peu le texte,
Et lisons autrement. [Elle lit haut.] Pourquoi
prendre un prétexte ;

Ang. Arrête, ou je m'en vais.

Jul. Hé bien,
lisons tout bas.

Ang. Lis puisque tu le veux, mais je n'en-
tendrai pas.

Jul. [lit & Angélique semble s'amuser à
autre chose.] “ Lorsque nous avons cru

“ nous aimer l'un & l'autre,
“ Nous nous sommes trompez.

Ang. [à part.] Dieux ! Qu'est-ce
que j'entens ?

Jul.

Ful. [continue à lire.] “ Il n’est pas malheureux de rompre en même tems.

“ Car mon erreur n’a pas duré plus que la vôtre.

“ J’accepte la rupture, ainsi n’en parlons plus.

Ang. [à part, en ramassant l’enveloppe.] Est-ce à moi qu’on écrit ?... Regardons le dessus.

Ful. A qui, diantre, en veut-on ? Quelle est cette aventure ?

Pourriez-vous, par hazard, connoître l’écriture ?

Ang. [animée.] Elle est de mon perfide.

Ful. [ingénuement.] Ah !

Vous l’avez bien dit.

Ang. Oui, Juliette, elle en est ; c’est à moi qu’il écrit,

Et c’est lui qui m’outrage après m’avoir trahie,

Et qui joint le mépris avec la perfidie.

Poursuis.

Ful. Restons-en là.

Ang. Quelle étoit mon erreur !

Acheve, j’ai besoin de l’avoir en horreur.

Ful. Vous l’aimiez donc encore ?

Ang. Aimer sans espérance,

Est un état cruel. Mais quelle différence !

Haïr, est le tourment le plus affreux de tous ;

Donne-moi ce billet.

Ful.

ful. Tenez, contentez-vous.

[à part.] Avertissons Sainville, il est tems qu'il arrive. *[Elle sort.]*

S C E N E VII.

ANGELIQUE, SAINVILLE.

Sainv. Cedons, l'impatience où je suis est trop vive.

Ang. Fuyons, sans doute il vient jouir de son forfait.

Sainv. Vous me fuyez ?

Ang. [en lui jettant le billet.] Tenez, voilà votre billet.

Sainv. A-t'il pu vous déplaire ?

Ang. Autre insulte mortelle.

Sainv. C'est de mes sentimens l'expression fidelle.

Ang. [à part.] De peur que je n'en doute encore, il en convient.

Sainv. Je viens vous assurer de tout ce qu'il contient.

Ang. C'en est trop.

Sainv. Quel courroux !

Ang. Auriez-vous bien l'audace,

Auriez-vous la fureur de m'insulter en face ?

Sainv. Quel est donc mon forfait ?

Ang. Feignez de l'ignorer.

Sainv.

40 LA GOUVERNANTE.

Sainv. D'un éclaircissement pourriez-vous m'honorer ?

Ang. Perfide, on n'en doit point à ceux qui nous outragent.

Sainv. Ah ! Je ne vois que trop quels motifs vous engagent

A m'accabler encor d'un si cruel refus.

Hélas ! Tout ce qui vient de ce qu'on n'aime plus,

Dégénère en offense, & se tourne en injure.

Ang. Cessez de m'arrêter.

Sainv. Je ne puis, non, parjure ;

La révolte devient permise au désespoir :

Vous me rendrez raison d'un procédé si noir.

S C E N E VIII.

JULIETTE, SAINVILLE, ANGELIQUE.

Jul. [*en riant.*] Eh ! Je vous cherche.

Sainv. Parle, est-ce là cette lettre

Qu'à l'instant de ma part tu viens de lui remettre ?

Tu dois la reconnoître, est-ce elle ?

Jul. En doutez-vous ?

Sainv. Hé bien, Mademoiselle en est dans un courroux

Qui ne se conçoit pas ; sa fureur est extrême.

Jul.

Jul. Vous pourrez la calmer en la lisant vous-même.

Ang. Mais à quoi servira ?...

Jul. Je puis avoir mal lû.

Ang. Puisqu'il convient de tout, c'est un soin superflu.

Jul. Ecoutez ; [à Sainville.] vous lisez.

Sainv. [lit.] " Le

secours de l'absence

" M'a bien mieux fait sentir le prix de votre

" cœur,

" Quand je reviens à mon premier vain-

" queur,

" C'est avec plus d'amour & plus de con-

" noissance.

Ang. Vous lisez faux.

Sainv. [en lui présentant

le billet.] Voyez.

Jul. N'inter-

rompez donc pas.

Suivez des yeux.

[*Angélique regarde, & lit en même tems.*]

Sainv. " Partout où j'ai

" porté mes pas,

" Je n'ai trouvé que vous dont mon ame

" asservie,

" Pût faire mon bonheur le reste de ma vie.

Ang. [d'un ton courroucé.] Il a raison...

Juliette.

Jul. Hé bien, vous vous aimiez.

Ang. Mais, quoi ?

Jul.

Ful. Plus que jamais vos cœurs sont enflammés.

Quelle explication faut-il que je vous donne ?

[*En leur prenant la main.*] Eh ! Trop heureuse encor l'amante qui pardonne.

Ang. Voilà ce que j'ai craint . . . Sainville, il n'est plus tems,

Je retourne au Couvent.

Sainv. Dieux ! Qu'est-ce que j'entens ?

Vous voulez donc ma mort ?

Ang. [*à part.*] Et sans doute la mienne.

[*Haut.*] J'ai donné ma parole, il faut que je la tienne.

Sainv. L'amour n'avoit-il pas la vôtre auparavant ?

Que voulez-vous aller faire dans ce Couvent ?

Ang. On est allé pour moi le demander en grace.

Sainv. En grace, dites-vous ?

Ang. Voilà ce qui se passe.

J'en attens la réponse : & je vous dirai plus, Je tremble.

Sainv. Et de quoi donc ?

Ang. De n'avoir qu'un refus.

Sainv. [*d'un ton ironique.*] Cette grace, en effet, vous doit être fort chère.

Ang. [*ingénument.*] Entendez mes raisons sans vous mettre en colere.

Sainv.

Sainv. En pouvez-vous avoir pour me
désespérer,
Lorsqu'à tout l'Univers, je viens vous pré-
ferer,

Quand je mets mon bonheur, ma fortune,
ma vie,

A vous faire régner sur mon ame ravie,

A m'assurer la vôtre, à vous lier à moi

Par le don éternel de ma main, de ma foi ?

Ang. Auriez-vous ce dessein ?

Sainv. Puis-je

en avoir un autre ?

Ang. On l'a craint.

Sainv. Justes Dieux !

Quel soupçon est le votre !

Il ne vient point de vous ; & je vois en ce
jour,

L'horreur qu'on a voulu verser sur mon a-
mour,

Et l'effroi qu'on a mis dans le fond de votre
ame.

Oui, pendant mon absence on vous a peint
ma flâme

Comme un amusement frivole & criminel,

Qui pourroit vous couvrir d'un opprobre
éternel.

Avez-vous pu souffrir qu'on me fit cette in-
jure ?

A-t'on vu dans mon cœur le germe du
parjure

Et de la perfidie ? Et vous qui me blessez,

Angélique, est-ce ainsi que vous me connoissez ?

Ang.

Ang. [à *Juliette*.] Ma bonne a mal jugé de l'amour de Sainville.

Jul. Et vous avez été trop prompte & trop facile

A vous déterminer.

Sainv. Vos beaux yeux sont baissés ?

Eh ! Du moins regardez ceux que vous offensés.

Ang. Ah ! Sainville.

Sainv. Quoi donc ?
Qui fait couler vos larmes ?

Ang. Vous ne savez pas tout.

Sainv. Quelles sont ces allarmes ?

Quels secrets devez-vous cacher à mon amour ?

Ang. [en s'approchant de lui.] J'ignore qui sont ceux à qui je dois le jour.

[*Juliette se retire au fond du théâtre pour faire le guet.*]

Vous croyez que je suis nièce de la Baronne ?

Sainv. Hé bien ?

Ang. Il n'en est rien, je ne tiens à personne.

Sainv. Ah, Grands Dieux ! Quel sera mon bonheur de pouvoir

Vous tenir lieu de tout ! Couronnez mon espoir.

Ang. Quoi, malgré cet aveu ?

Sainv.

Sainv. Je

n'en aurai point d'autre :

Assurez à la fois mon bonheur & le vôtre.

Ang. Je pourrois être à vous ?*Sainv.* Oui, le

plus tendre amant

S'engage, & pour jamais vous en fait le
serment.Tendez-moi cette main... Mais quel trouble
vous presse ?*Ang.* Mais, Sainville, comment retirer ma
promesse ?*Sainv.* [*en se jettant à ses pieds.*] Nous
verrons cependant. Cachons bien notre
amour,Diffimulons tous deux jusques à l'heureux
jour. [*Il lui baise la main.*]

SCENE IX.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE, SAIN-
VILLE, ANGELIQUE, JULIETTE.*Jul.* [*arrivant en courant.*] Levez-vous, &
fuyez.*Ang.* Que vois-je ! C'est ma bonne !*Sainv.* Evitons cette femme, & fuyons la
Baronne. [*Tous s'enfuient.*]

SCENE

S C E N E X.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

La Bar. [ironiquement.] Sont ce là les
maladieux de ces pauvres enfans ?

La Gouv. Je suis au désespoir.

La Bar. Vos
soins sont triomphans.

La Gouv. Ah ! Madame.

La Bar. En voilà
l'heureuse réussite :
Ils ont bien opéré, je vous en félicite.

La Gouv. [confuse.] Ah daignez me traiter
avec moins de rigueur.

Ce que je viens de voir a déchiré mon cœur.

La Bar. Et croyez-vous encor qu'Angé-
lique ait envie

D'aller dans un couvent passer toute sa vie ?

La Gouv. [d'un ton ferme.] Ne la con-
sultez point en cette extrémité,

Madame ; il faut user de votre autorité.

Eh, comment voulez-vous qu'une fille à son
âge

Puisse de sa raison faire un heureux usage,

Quand la séduction, avec tous ses appas,

L'environne, l'obsède, & la suit pas à pas ?

Arrachez au péril une aveugle victime,

Que son propre penchant entraîne dans l'a-
bîme.

La Bar. [à part.] Feignons. [haut.] Il peut
avoir dessein de l'épouser.

La Gouv.

La Gouv. Angélique à ce point ne fauroit
s'abuser,
Sa facilité seule emporte la balance.
Sait-elle seulement qu'elle est sans espérance ?
Dans l'yvresse où son cœur est plongé sans
retour,
Ses yeux ne portent pas plus loin que son
amour ;
Et son bonheur présent, qui n'est qu'une
chimère,
Fait que son avenir ne l'embarrasse guère :
Elle ne fait qu'aimer, & ne fait rien prévoir.
Mais enfin, supposé qu'un si fatal espoir
Sur la foi des sermens autorise sa flâme,
Et, malgré la raison, régne au fond de son
ame,
Que de sujets pour vous de crainte & de
terreur !
Jusqu'où peut la conduire une semblable
erreur ?
Je frémis ; ôtez-vous cette frayeur mortelle.
Eh ! L'amour & l'hymen ne sont pas faits
pour elle.

La Bar. Je le sai comme vous, Sainville
est dépendant ;
Jamais il n'obtiendrait l'aveu du Président.
Mais sur une terreur qui peut être indiserette,
L'enterrer toute vive au fond d'une retraite,
C'est une cruauté.

La Gouv. Qui lui sauve
l'honneur.

La Bar.

La Bar. Leur amour passera. Vous-même
en sa faveur

Empruntez un moment des entrailles de mere,
Quoi, vous priveriez-vous d'une fille si chere?
Vous soupirez ? Parlez.

La Gouv. J'y résoudrois
mon cœur.

La Bar. [à part.] Fort bien. [haut.] Je ne
saurois avoir cette rigueur.

Mais je veux lui parler ; & si ma remontrance
Est sans succès, j'irai jusques à la défense.

La Gouv. Elle ne servira que d'un attrait
de plus.

La Bar. Veillez-la de plus près encor.

La Gouv. Soins
superflus.

Contre deux cœurs unis que sert la vigilance !
[Elle se jette à ses pieds.] J'embrasse vos
genoux.

La Bar. [à part.] Faisons-
nous violence.

La Gouv. Eloignez Angélique, ôtez la de
ces lieux.

Ah ! voulez-vous la voir se perdre sous vos
yeux !

La Bar. C'en est trop ; laissez-moi, je
vous demande grace ;

Tant de vivacité m'importune & me lasse.

La Gouv. [en se relevant.] [en s'en allant.]
Eh, puis-je en mettre moins ? Allons cacher
mes pleurs.

Ah ! Ciel, daigne empêcher le plus grand des
malheurs !

SCENE

SCENE XI.

LA BARONNE [*seule.*]

Le piège a réussi ; ma froideur affectée
A produit les effets dont je m'étois flatée.
Achevons ; on a dû lui surprendre en secret
Des papiers qui pourront m'instruire tout-
à-fait.

ACTE III.

SCENE I.

ANGELIQUE, JULIETTE.

JULIETTE.

A Llons, il faut un peu faire tête à l'orage.
Ang. Trop de confusion a glacé mon
courage.

Jul. L'amour est cependant fait pour en
inspirer.

Ang. Je ne puis que rougir, me taire &
soupirer.

Jul. Reprenez vos esprits.

Ang. Non, quoi

que je me dise,
Je ne puis revenir d'avoir été surprise.

Jul.

Jul. Pour un petit malheur, faut-il se dérouter ?

La Baronne, entre nous, n'est pas à redouter ;
Elle est femme du monde, & n'en fera que rire :

Pour l'autre, au pis aller, il faut la laisser dire.

Ang. C'est elle qui me cause aussi le plus d'effroi.

Jul. Quelle enfance ! Eh, qui peut malgré vous, malgré moi,

Vous contraindre à rester ainsi sous sa tutelle ?

Ang. Sa raison, sa vertu.

Jul. Je n'en ai pas moins qu'elle.

Ang. Je ne sçais, mais je sens qu'elle ne me dit rien,

Qui véritablement ne soit que pour mon bien :
C'est un fait ; mais j'ai beau m'en convaincre moi-même,

Quelle conviction tient contre ce qu'on aime ?
Quand Sainville paroît, tout est évanoui.

Jul. Cela se doit ; il va venir.

Ang. [*en regardant de côté & d'autre.*] Eh, vraiment, oui !

Jul. Arrangez-vous tous deux, tandis que la Baronne

Dans le fond du jardin est avec votre bonne,
En un grand pour-parler.

Ang. C'est à notre sujet.

Jul. Bon, bon ! qu'importe. Adieu, je vais faire le guet.

SCENE

SCENE II.

SAINVILLE, ANGELIQUE.

Sainv. Nous nous étions promis qu'une
ombre salutaire,
De nos feux mutuels couvriroit le mystere :
Cependant vous voyez que tout est decouvert.
Vous puis-je à ce sujet parler à cœur ouvert ?

Ang. Hélas ! Vous le pouvez ; je répon-
drai de même.

Que vois-je dans vos yeux ?

Sainv. Mon désespoir
extrême.

Ang. D'où vient ?

Sainv. Je suis perdu.

Ang. Vous !
quel trouble est le mien ?

Sainv. On pourroit me sauver, mais vous
n'en ferez rien ;
Vous sçavez que l'amour nous a fait l'un
pour l'autre.

Ang. Eh bien ?

Sainv. Vous trahirez & son
choix & le vôtre ;
Les persecutions vous feront succomber ;
On travaille au malheur où nous allons
tomber.

Ang. De quoi me grondez-vous ? Puis-je
aimer davantage ?

Sainv. Je veux autant d'amour avec plus
de courage.

52 LA GOUVERNANTE.

Ang. Laissez-moi vous aimer comme je puis aimer.

Sainv. Non, ce n'est pas assez.

Ang. Qui peut vous alarmer ?

Sainv. L'instant où je vous parle est le seul qui nous reste ;

On va vous accorder cette grace funeste
Que votre complaisance a fait solliciter ;
On sçaura vous résoudre enfin à l'accepter.
Que dis-je ! On obtiendra de votre obéissance
D'agréer les horreurs d'une éternelle absence,

Ang. A subir cet Arrêt je dois me préparer ;

Mais sans nous désunir on peut nous séparer.

Sainv. Oui, je dois prendre en vous de grandes assurances ;

Jamais l'éloignement, le tems, les remontrances

Ne produiront sur vous leur infaillible effet,
Et vous braverez tout comme vous avez fait,

Ang. Que me reprochez-vous ?

Sainv. Une épreuve cruelle.

Ang. Eh ! N'avois-je pas lieu de vous croire infidèle ?

Sainv. Cruelle ! On vous aidoit à vous l'imaginer ;

Mais au fond du désert où l'on va vous mener,

On ne tardera guères à vous le faire accroire,
A noircir un absent par quelque fausse histoire
Que

Que l'on aura grand soin de circonstancier ;
Et je n'y ferai point pour me justifier.
Vos feux ne pourront pas se nourrir de leurs
cendres.

Ang. Ne m'écrirez-vous pas ?

Sainv. Les

lettres les plus tendres
Ne peuvent soutenir long-tems un foible cœur ;
Notre ennemie alors usera de noirceur :
Les unes en secret seront interceptées ;
Les autres à son gré seront interprétées.
La perfide sçaura d'un air doux & trompeur,
Vous fasciner les yeux de l'esprit & du cœur.

Ang. Mais je les lirai seule.

Sainv. Elle les

aura vûes ;
Vous n'en recevrez point qu'elle ne les ait
lûes ;
Elle s'en servira, vous dis-je, à mes dépens,
Et les supprimera quand il en fera tems.

Ang. Je vois en frémissant quel péril nous
menace !

Puis-je le détourner ? Que faut-il que je fasse ?

Sainv. [*en tirant un papier.*] Me croire,
m'imiter, & m'en signer autant ;

Voilà ce que l'amour exige en cet instant :

[*En lui donnant l'écrit.*] De notre sûreté c'est-
là l'unique gage.

Ang. [*en prenant le papier.*] Quel est donc
ce papier ?

Sainv. Le serment qui m'engage
A rendre à vos appas un hommage éternel,
Le garant & le sceau de ce don solennel,

Que vous font à jamais l'amour & l'hymenée,
De ma main, de mon cœur, & de ma destinée.

Quoi donc ! vous hésitez à recevoir ma foi,
Et votre main balance à se donner à moi ?

Ang. Eh ! le puis-je ?

Sainv. [*animé.*] Comment ?

Ang. [*tremblante.*] Quel courroux vous enflamme !

Sainv. L'impossibilité n'est qu'au fond de
votre ame.

Eh ! quel obstacle empêche un nœud si plein
d'appas ?

Hélas ! Vous le cherchez & ne le trouvez
pas ?

Si vous m'avez dit vrai, vous êtes à vous-
même,

Vous dépendez de vous ; votre infortune
extrême,

Dont je rends grace au sort, vous met en
liberté

De choisir qui vous plaît.

Ang. Oui, c'est la vérité ;

Je n'ai point de parens, du moins que je
connoisse.

Mais, quoi, puis-je, à mon âge, être assez ma
maîtresse,

Pour que mon seul aveu dispose de ma
main ?

Sainv. Non, j'attendois de vous ce refus
inhumain.

Ang. Une raison n'est pas un refus.

Sainv.

Sainv. [à part.] L'in-
constante !

Ang. Mais si je consultois. . .

Sainv. Qui,
Votre Gouvernante,
Et vous consulterez ensuite votre cœur.

Ang. [éplorée.] Tenez, vous me traitez
avec trop de rigueur ;
Vous me troublez si fort, qu'à peine je respire :
Je ne sçai déjà plus ce que j'avois à dire.

Sainv. Si vous daigniez sur vous faire un
juste retour.

Ang. Eh ! je crains ma raison autant que
mon amour.

Sainv. Croyez donc l'un & l'autre, Eh !
comment, je vous prie,
M'assurer autrement de vous, & de ma vie ?
Je ne veux seulement, pour calmer mes
frayeurs,
Que le titre d'époux ; consentez, ou je
meurs. . . .

Ang. Ah, Ciel !

Sainv. Je régne, ou non,
dans le fond de votre ame.
Le tems nous presse ; optez d'accorder à ma
flamme
Le titre que le Ciel semble me désigner,
Ou de m'ôter la vie.

Ang. He bien, je vais
figurer !
Mais vous en répondrez.

Sainv. On a bien de la peine

A vous faire agréer d'éterniser ma chaîne,
A vous faire accepter le plus heureux lien.
Est-ce ainsi qu'on se rend ?

Ang. Vous ne pardonnez rien.

Sainv. Non, sans doute, à l'amour.

Ang. [*en lui tendant la main tendrement.*] Ah ! Quelle tyrannie.

SCENE III.

JULIETTE [*en courant.*] SAINVILLE, ANGELIQUE.

Jul. [*en poussant Angelique.*] Decampez au plus vite, il nous vient compagnie.

Sainv. Qui donc ?

Jul. Le President.

Sainv. Mon pere ?

Ang. Ah !

J'ai le cœur transi.

Jul. [*à Angelique, en la tirant de l'autre côté.*] Par où diantre allez-vous ? Sauvez-vous par ici.

SCENE IV.

Sainv. [*à Juliette.*] Toi, ne la quitte pas, ton soin m'est nécessaire.

Jul. Je suis piquée au jeu ; laissez, laissez-moi faire. [*Elle sort.*]

SCENE

SCENE V.

LE PRESIDENT, SAINVILLE.

Le Pres. Bon, nous ferons ici plus en particulier :

On voudroit votre avis sur un cas singulier.

Sainv. Mon pere, vous sçavez que jamais je ne flatte.

Le Pres. C'est par cette raison ; l'affaire est delicate.

Les conseils les plus vrais sont ici les meilleurs.

Un Juge assez habile, honnête homme d'ailleurs

Vous riez ?

Sainv. C'est de voir ce titre imaginaire

Etre si constamment l'épithète ordinaire

Que s'accordent, entr'eux, les hommes indulgens.

Le Pres. Ainsi, vous ne croyez guère aux honnêtes gens.

Sainv. Ma foi, ceux que j'ai vûs me font douter des autres.

Le Pres. Mon fils, quels préjugés étranges que les vôtres !

Il est des gens de bien. . . Je pense, sur ma foi, Que vous ne jugez pas plus sainement de moi.

Sainv. Mon pere, en vérité, ce reproche me pique.

R 4

Le Pres.

Le Pres. Vous me croyez, du moins, un
peu trop politique :
Eh ! prenez, ou laissez les hommes tels qu'ils
sont,

Tout aussi-bien que vous je les connois à fond ;
Mais je suis envers eux, avec moins de ru-
desse,

Indulgent par lumiere, & non pas par foi-
blesse :

Mais revenons enfin. Ce Juge en question
Fut chargé d'un Procès dont la décision
Devoit, à son rapport, régler la destinée
De gens de qualité qu'un heureux hymenée
Venoit d'unir

Sainv. Laissons la noblesse du
sang ;

Aux yeux de l'équité tous ont le même rang.
Pesons les droits réels : la plus haute nais-
sance

Ne doit pas faire un grain de plus dans la
balance.

Le Pres. Oui, mais tout l'embarras est de
bien rencontrer :

Souvent le meilleur droit ne sçait pas se
montrer :

Car vous n'ignorez pas qu'il n'est rien que
n'emploie. . . .

Ce monstre ingénieux à poursuivre sa proie,
Dont le métier cruel, & cependant permis,
Est souvent de corrompre ou d'égarer Thémis.
A ce fleau funeste, à ce mal sans remede,

Ajoutez

Ajoutez pour surcroît que la main qui nous
aide

Peut se laisser surprendre, ou gagner. En
effet,

Ne sçauroit-on nous faire un infidèle extrait ?

Sainv. Tout Juge qui s'en sert a tort : c'est
mon système ;

Jamais il n'est trop bon pour voir tout par
lui-même ;

Et s'il n'y donne pas tous ses soins, tout son
tems,

Cette épargne est un vol qu'il fait à ses clians.
Pourquoi se charge-t'il des fortunes publi-
ques ?

Le Pres. Vous êtes bien rigide ?

Sainv. Et des

plus véridiques.

Je vois d'ici ce Juge, indigne de pardon,
Comme il le méritoit, dupé par un fripon.

Le Pres. Vous l'avez dit : un traître, un
serpent domestique

Priva la vérité de sa preuve authentique.

Le titre disparut ; le bon droit succomba ;

L'erreur dicta l'Arrêt, & le malheur tomba

Sur des infortunés trop pleins de confiance,

Et qui n'avoient, d'ailleurs, aucune expé-
rience.

Sainv. Mais leur Juge étoit fait pour en
sçavoir plus qu'eux.

Peut-il se consoler de leur désastre affreux,

Et d'en avoir été la cause ?

Le Pres. Involontaire.

R 5

Sainv.

Sainv. Qu'importe, il a laissé trahir son ministère ;

Il avoit un dépôt ; à qui l'a-t'il remis ?

Si l'excuse avoit lieu, tout deviendrait permis.

Le Pres. Le tems, & le hazard, firent enfin connoître,

Mais trop tard, les excès qu'avoit commis ce traître.

On scût la vérité : le titre n'étoit plus ;

Et le Juge accablé de regrets superflus,

Fut réduit à verser des pleurs trop légitimes ;

Ensuite l'on apprit que l'une des victimes,

Cherchant à réparer les rigueurs de leur sort,

Sous un ciel étranger avoit trouvé la mort ;

Que sa veuve, sans biens, pour élever leur fille,

Unique rejetton d'une illustre famille,

L'avoit abandonnée aussi-bien que son nom.

Sainv. Hé bien, s'il est ainsi, que me demande-t'on ?

Le Pres. Ce que doit faire un Juge en ce malheur extrême.

Sainv. Tout homme qui consulte, est peu sûr de lui-même ;

Et que dire à celui qui ne se juge pas ?

Le Pres. Mais, vous, qu'auriez-vous fait dans un semblable cas,

Ce Juge le demande ?

Sainv. Il veut que je

prononce

Qu'il tremble ! Mais à quoi servira ma réponse ?

Quoi-

Quoiqu'il en soit, enfin, j'aurois déjà rendu
A ces infortunés tout ce qu'ils ont perdu ;
C'est à quoi je condamne un Juge qui
s'abuse :

Qu'il répare ses torts s'il veut qu'on les excuse ;

L'ignorance & l'erreur sont des crimes pour
lui.

Le Pres. On prononce aisément dans la
cause d'autrui :

Celui dont je vous parle, est peu riche.

Sainv. Qu'importe ?

Le Pres. La restitution pourroit être si
forte ...

Sainv. La somme n'y fait rien ; l'exacte
probité

Ne peut jamais avoir de terme limité.

Le Pres. Ainsi vous vous seriez exécuté
vous-même ?

Sainv. Assurément.

Le Pres. [en souriant.]

Fort bien.

Sainv. Je vous paroissais extrême ;
Ma façon de penser, contraire aux mœurs du
tems,

N'attirera sur moi que des ris insultans.

Le Pres. Pardonnez-moi, mon fils.

Sainv. Que
dites-vous, mon pere ?

Le Pres. J'ai pensé comme vous ; j'ai fait
plus, & j'espère

Que

Que vous y donnerez l'aveu le plus flatteur.
Vous voyez le coupable, & le réparateur.

Sainv. Vous ?

Le Pres. Moi-même.

Sainv. Ah,
Grands Dieux ! Que ma source m'est chère !
Que je suis enchanté de vous avoir pour
pere !

(*Il l'embrasse.*) Pardonnez ces transports à
mon cœur éperdu.

Le Pres. Si-tôt que je l'ai pû, j'ai fait ce
que j'ai dû,
Et je viens d'expier ma méprise funeste ;
Il vous en coûtera.

Sainv. Votre vertu me reste.

Le Pres. Ah, Qu'il m'est doux de voir que
je revis en vous !
Ah ! Pere fortuné !

Sainv. Vous méritez de
tous,
La vénération, l'estime la plus haute :
Que vous êtes heureux d'avoir fait une faute,
Qui vous a procuré l'heureuse occasion,
De faire une si grande & si bonne action !

[*Fuliette paroît, & fait des signes.*]

Le Pres. Le ciel me l'inspira, le Ciel la ré-
compense ;
Sachez ce qui m'arrive en cette circonstance.
Un ancien ami, de même rang que nous,
Et qui m'attend chez moi, vient de m'offrir
pour vous

Un

Un des meilleurs partis qui soient peut-être
en France ;

C'est une fille unique, une fortune immense :
Je réponds de ses mœurs, & j'en suis en-
chanté :

Car c'est-là, selon moi, la première beauté.
D'ailleurs, elle est charmante ; enfin, l'on
vous préfère,

Je vous en parle ici de la part de son père ;
Et c'est un mariage à conclure au plutôt.
Vous savez notre état, je vous l'ai dit tantôt ;
Ce qui vient d'arriver, comme vous pouvez
croire,
Nous dérange beaucoup en nous couvrant de
gloire.

J'ai vendu cette Terre où vous vous plaisiez
tant.

Sainv. Donnez, engagez tout, j'en ferai
plus content.

Le Pres. Vous paroissez bien froid, quand
la fortune même....

Sainv. Mon père, pardonnez ma répu-
gnance extrême.

Le Pres. L'hymen vous fait-il peur ?

Sainv. Non,

j'y vois mille appas ;
Cette fille est trop riche, & ne me convient
pas.

Le Pres. Comment donc ?

[*Fuliette reparoit encore.*] *Sainv.* Il fau-
droit lui devoir ma fortune,

C'est une dépendance un peu trop importune ;
Les

64 LA GOUVERNANTE.

Les grands biens d'une femme augmentent
trop ses d^oits,

Et par reconnoissance il faut subir ses loix ;
Ce bienfait-là devient une dette éternelle,
Dont on ne peut jamais s'acquitter avec elle.
Quoiqu'il en soit, malgré ma situation,
Je ne veux pas avoir cette obligation.

Le Pres. Bon ! Est-ce qu'un mari n'est pas
toujours le maître ?

Sainv. Je ne veux point d'esclave, & je ne
veux pas l'être.

Le Pres. Votre prudence ici me paroît en
défaut.

Sainv. Une compagne aimable est tout ce
qu'il me faut ;

J'épouse pour aimer, pour être aimé de
même ;

Je ne pourrois prétendre à ce bonheur ex-
treme :

Vingt exemples pour un semblent m'en a-
vertir ;

C'est se vendre, en un mot, & non pas s'af-
fortir.

Le Pres. Ah ! Vos réflexions détruiront ce
scrupule ;

Car, entre nous, mon fils, il est trop ridicule.
Je vous laisse y penser, & je vais de ce pas
Engager cet hymen.

[*Il sort.*] *Sainv.* Qui ne
se fera pas.

SCENE

SCENE VI.

SAINVILLE, JULIETTE.

Jul. Que diantre un fils a-t'il tant à dire
à son pere ?

Votre Angélique est folle, elle me désespere ;
La crainte, l'épouvante, & la timidité
Triomphent pour le coup de sa facilité
Vous ne la tenez plus.

Sainv. Ah ! Ciel, quel
coup de foudre !

Jul. Voyez si vous pouvez vous-même la
résoudre ;
Mais ne l'espérez plus.

Sainv. Je m'en vais
la trouver.

Jul. Elle est dans le jardin qui s'occupe
à rêver.

[*Sainville sort.*]

SCENE VII.

JULIETTE seule.

Jul. Estre fille, & vouloir l'être toute sa
vie,
Me paroît, par ma foi, la dernière folie.
Le

Le beau titre à garder ! N'est-il pas bien
charmant,
Sour-tout lorsque l'on peut épouser son a-
mant ?

SCENE VIII.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE, JU-
LIETTE.

La Gou. Où peut être Angelique ?

Jul. Ah !

je vous le demande !

L'ai-je à ma garde ? Elle est ce me semble,
assez grande

Pour être sa maîtresse ?

La Gou. Il faut me

l'amener.

Jul. [*en montrant la Baronne.*] J'obéis à
Madame, elle peut ordonner.

Mais, vous.

La Bar. Obéissez quand Mada-
me l'ordonne.

Jul. [*en regardant la Gouvernante.*] Ma-
dame, ah ! par ma foi l'épithète m'étonne.

[*Elle sort.*]

SCENE

SCENE IX.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

La Bar. He bien, ma chere amie !*La Gou.* Ah !

c'est trop m'honorer.

La Bar. Ce titre vous est dû, je ne puis l'ignorer ;

Avouez que c'est vous qu'un procès déplorable

A contrainte à subir un sort si misérable.

La Gou. Vous me désespérez.*La Bar.* Eh !

Madame, achevez ;

Cet aveu que j'implore, & que vous me devez.

La Gou. Que voulez-vous de plus de ma reconnoissance ?*La Bar.* La faveur d'être admise en votre confidence :

Mais je lis dans votre ame une noble fierté ;

Un courage au-dessus de toute adversité,

Vous fait désavouer votre infortune extrême ;

Et vous vous imposez ce déni de vous-même ;

Par égard pour le rang où vous avez été,

Par mépris pour le sort qui vous a tout ôté ;

Mais ce que vous cachez, n'en est pas moins visible ;

Vous brillez, malgré vous, d'un éclat trop sensible ;

Vous

Vous voulez vous couvrir d'une ombre qui
vous fuit,

Madame, écarterez donc le charme qui vous
fuit.

La Gou. Vous êtes dans l'erreur, le Prési-
dent s'abuse.

La Bar. Hé bien, pour vous convaincre,
il faut que je m'accuse.

La Gou. De quoi?

La Bar. Votre secret
n'en est plus un pour moi ;
J'ai surpris des papiers qui sont dignes de foi.

La Gou. Ciel !

La Bar. J'ai vu de mes yeux
la preuve la plus claire,
D'un fait dont vous voulez soutenir le con-
traire ;

Vous êtes sûrement la Comtesse d'Arsfleurs.

La Gou. Qu'entens-je ?

La Bar. Pardonnez,
pour finir vos malheurs,
Cette conviction m'étoit trop nécessaire.

La Gou. Madame, quel usage en avez-
vous pû faire ?

Falloit-il me trahir ? Jugez de mon regret,
Et de quelle importance est pour moi mon
secret,

Puisque je le cachois à tout ce que j'adore,
A ma fille, en un mot !

La Bar. Angélique

l'ignore ?

La Gou.

La Gou. Et jamais de ma part elle n'en saura rien.

La Bar. Eh ! quoi, la pouvez-vous priver d'un si grand bien ?

La Gou. Je la fers beaucoup mieux que vous ne pouvez croire :

Eh ! que lui produiroit ma douloureuse histoire ?

La Bar. Qu'en peut-il arriver, de lui faire savoir

Sa naissance ?

La Gou. L'orgueil & l'affreux désespoir.

Non, Madame, laissons à cette infortunée L'esprit de son état & de sa destinée.

On n'est point malheureux, quand on peut ignorer

Tout ce que l'on pourroit avoir à déplorer. J'ai dit ce qu'il falloit.

La Bar. Ah ! ma chere

Comtesse,

Mes soins n'ont point blessé votre délicatesse, Croyez que je n'ai fait nul éc'at indiscret.

Aucun autre que moi ne fait votre secret ;

J'ai sù le ménager avec un soin extrême :

Le Président qui veut être inconnu lui-même,

Et qui m'en imposoit la plus expresse loi,

A daigné s'en fier aveuglement à moi,

Content de relever votre illustre famille,

Madame, il ne connoît ni vous, ni votre fille ;

Son

70 LA GOUVERNANTE.

Son bonheur lui suffit ; en effet, il est tel
Qu'il se croit à présent le plus heureux mortel.

SCENE X.

LE PRESIDENT, LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

Le Pres. Madame, prenez part à ma douleur extrême ;

Je croyois être heureux, vous l'avez cru vous-même.

Pour moi tout votre zèle en vain s'est déployé,

Je suis au désespoir, on m'a tout renvoyé ;
Oui, tout m'est revenu.

La Bar. Ciel ! quelle est ma surprise !

Le Pres. Il faut qu'absolument vous vous soyiez méprise ;

Et votre erreur me rend d'autant plus malheureux

Que j'avois pû me croire au comble de mes vœux.

La Bar. [à la Gouvernante.] Comment voulez-vous donc que je me justifie ?

La Gou. Ah ! je vois bien qu'il faut que je me sacrifie,

Et que j'avoue enfin un secret échappé.

[au Président.]

C'est

C'est vous-même, Monsieur, qui vous êtes trompé.

Le Pres. [à la Baronne.] Est-elle du secret ?

La Bar. Elle fait tout.

Le Pres. Qu'entens-je ?

Votre indiscretion me paroît bien étrange !

La Gouv. Vous me pardonnerez ce que j'ose avancer ;

Ce renvoi vous étonne ? avez-vous dû penser

Qu'il pût être permis à cette infortunée,

De relever ainsi sa triste destinée,

Et de vous dépouiller en cette occasion ?

La générosité vous fait illusion.

Le Pres. De quel droit, s'il vous plaît, prenez vous sa querelle ?

La Gouv. Ah ! je n'en ai que trop, je puis parler pour elle ;

Mettez-vous à sa place : auriez-vous accepté ?

Elle a tout refusé ; ce n'est point par fierté,

Par dédain, par mépris ; elle en est incapable.

Le Pres. Mais, n'avouez-vous pas que son Juge est coupable

D'avoir été surpris ?

La Gouv. Qui peut ne l'être pas ?

Le Pres. Il compte que l'erreur est un crime en ce cas,

Et qu'il doit l'expier.

La Gouv. La victime en appelle ;

Il a cru bien juger, il est quitte envers elle.

Le Pres.

Le Pres. Mais, de son Ministère, il s'est mal acquitté.

La Gouv. Dès qu'il n'est point coupable aux yeux de l'équité,

Il ne peut l'être aux yeux de cette infortunée,
Vous ne la vaincrez point, elle est déterminée :
N'en parlons plus, elle a subi son jugement,
Le Ciel même a pris soin du dédommagement.

Le Pres. Comment ?

La Gouv. En lui donnant la force & le courage
D'accepter, de braver constamment son naufrage,

De voir, d'envisager désormais le passé,
Et tout ce qu'elle fut, comme un songe effacé,

Que l'on ne devoit plus offrir à sa mémoire ;
Dans son abaissement, laissez-lui cette gloire,
C'est tout ce qu'elle veut.

Le Pres. Je serois criminel.

La Gouv. Vous ne lui devez plus qu'un secret éternel. [Elle sort.]

SCENE XI.

LE PRESIDENT, LA BARONNE.

Le Pres. Pardonnez ma surprise, elle est trop légitime,

Je

Je n'en faurois douter ; voilà donc ma victime,

C'est moi qui fuis la fiemme. . . . O refus douloureux !

Dieux ! Qu'elle m'a rendu confus & malheureux !

Que son abaissement l'élève & m'humilie !

Ainsi j'aurai causé le malheur de sa vie ;

Et pour le réparer, mes soins sont sans effet,

Elle veut à jamais me laisser mon forfait.

Eh ! c'est trop se venger, unissons-nous contr'elle,

Je prétends m'acquitter, la dette est trop cruelle !

La Bar. J'admire, entr'elle & vous, ces généreux combats.

Le Presf. Eh ! l'admiration ne la sauvera pas.

La Bar. Aussi ne veux-je point y borner tout mon zèle,

J'en ressens, comme vous, une peine mortelle :

S'il est quelque moyen, venez, j'ose espérer

Que le Ciel aura soin de nous le suggérer.

ACTE

A C T E IV.

S C E N E I.

ANGELIQUE, LA GOUVERNANTE.

La Gouvernante. [à part.]

E L L E rêve. . . . Feignons de ne l'avoir
pas vûë,
Lorsque tous deux ont eu leur dernière en-
trevûë.

Ang. [appercevant la Gouvernante.] Vous
m'avez cherchée ?

La Gouv. Oui ; mon
empressement

Vous donne, je le vois, du refroidissement ;
Il m'a, dans votre cœur, en secret deffervie.

Ang. Quand j'ai de l'amitié, c'est pour
toute ma vie.

La Gouv. Puis-je vous demander, sans in-
discretion,

S'il vous souvient encor d'une commission,
Dont vous m'aviez chargée auprès de la
Baronne ?

Ang. Vous me la rappelez. . . . Mais à pro-
pos, ma bonne.

La Gouv. Quoi ?

Ang. Si vous m'en croyez,
sans trop précipiter,

Vous

Vous attendrez encore à vous en acquitter.

La Gou. Pourquoi ? [*à part.*] Dissimulons.

Ang. C'est

qu'il faut que j'y pense.

Mettez-vous à ma place en cette circonstance ;
Il s'agit de quitter, & d'abandonner tout.

La Gou. Le monde vous doit-il inspirer
tant de goût ?

Se peut-il qu'à vos yeux, il offre assez de
charmes

Pour préférer d'y vivre au milieu des alarmes,
Et de l'incertitude où je vois votre sort ;
Lorsqu'à l'abri de tout, tranquille dans le
port,

On peut ainsi que vous se rendre fortunée,
Faut-il mettre au hazard toute sa destinée ?
On ne doute de rien dans le cours des beaux
jours :

On croit que l'avenir y répondra toujours.

Ang. Je m'en flatte ; calmez vos frayeurs
indiscrettes.

La Gou. Vous vous éblou-
issez de l'état où vous êtes ;

Et s'il vient à changer, que ferez-vous alors ?
Le neant est caché sous de si beaux dehors ;
La Baronne vous aime, & j'en suis convain-
cûe ;

Mais d'un moment à l'autre, une mort im-
prévûe

Peut, en vous l'enlevant, vous laisser sans
espoir.

76 . LA GOUVERNANTE.

Ang. Vous mettez tout au pis.

La Gou. Je ne fais que prévoir.

Je ne soutiendrois pas cette disgrâce affreuse.

Ang. Ne craignez rien pour moi, je serai plus heureuse.

La Gou. Vous ne le voulez pas ? J'en mourrai de douleur ;

Et ce sera pour vous le moindre des malheurs ;

Je sai que la retraite, à des yeux de votre âge,

N'offre pas d'elle-même une riante image ;

La jeunesse s'en fait un portrait peu charmant,

Bientôt l'expérience en décide autrement.

Que ne m'est-il permis de vous citer la mienne ;

Mais vous n'y croirez pas, on ne croit que la sienne ;

A tout ce qu'il vous plaît, il faut se conformer ;

On ne veut pas vous perdre : Eh ! qui pourroit former

Un projet, un complot si cruel ? Non, vous dis-je,

Un sacrifice entier n'est point ce qu'on exige :

Bien loin de vous réduire à cette extrémité,

Consentez seulement, pour un tems limité,

D'essayer avec moi d'un séjour plus tranquille,

Jusques

Jusques au mariage.

Ang. Eh, de qui ?

La Gou. De Sainville.

Convient-il à vos yeux d'en être les témoins ?

Ang. En parle-t'on ?

La Gou. Son pere y donne tous ses soins.

Ang. Et, quelle est la future ?

La Gou. Une

riche héritiere ;

C'est de quoi l'on m'a fait la confiance entière.

Ang. On vous trompe.

La Gou. Eh ! pour-

quoi voulez-vous vous flatter,

Quand cet événement va bien-tôt éclater ?

Je vous ai toujours dit que jamais l'hyménée N'attacheroit Sainville à votre destinée ;

Et s'il vous l'a juré, c'est le serment trompeur

D'un traître, d'un perfide, & d'un lâche imposteur.

Ang. A votre zèle ardent je me livre moi-même ;

Mais n'allez pas plus loin, respectez ce que j'aime.

La Gou. Vous l'aimez ?

Ang. Et jamais

je n'aurai d'autre amour ;

Oui, mon cœur le lui jure à chaque instant du jour ;

78 LA GOUVERNANTE.

Je le dois, je remplis un devoir plein de charmes.

La Gou. Un devoir ! Excusez de trop vives allarmes ;

Si j'ai tort, il en faut accuser l'amitié ;
Mais enfin, par tendresse autant que par pitié,

Ne me direz-vous rien de plus de ce mystère ?
Faut-il que je l'ignore ?

Ang. Oui, j'aurois dû me taire.

La Gou. Eh ! pourquoi me celer vos secrets les plus doux,
A moi qui ne puis être heureuse que par vous,

Que par votre bonheur ? Je n'en puis avoir d'autre,

Et vous me le cachez ? Quel refus est le vôtre ?

Que vous ai-je donc fait pour l'avoir mérité ?

Ang. L'état où je vous vois, & la nécessité

De me justifier dans tout ce que j'adore,
Vont vous ouvrir mon cœur.

La Gou. [à part.] Quels secrets vont éclore !

Ang. Sainville n'est pas tel que vous l'avez pensé ;

Quel regrets vous aurez de l'avoir offensé !
Cet hymen que l'on croit si prêt à se conclure,

Ne

Ne se fera jamais, comptez que j'en suis
sûre. . . .

Sainville est engagé.

La Gou. [à part.] Ciel!
quel est mon effroi!

[haut.] Sainville est engagé, dites-vous ?

Ang. Avec moi.

La Gou. Qui, vous Angélique ?

Ang. Oui,
moi-même.

La Gou. Est-il possible ?

Ang. Un nœud qu'à tous les yeux nous
rendrons invisible,
Nous enchaîne à jamais au gré de nos sou-
pirs.

Quoi ! N'étoit-ce pas là l'objet de vos de-
sirs ?

Vous doutiez seulement que l'amour de
Sainville

Eût un but légitime ? Hé bien, soyez tran-
quille ;

J'ai sa main & sa foi, ses destins sont les
miens.

La Gou. Eh ! de quels droits ?

Ang. Faut-il
d'autres droits que les miens ?

Mon aveu doit suffire, à ce que j'imagine :

Ne m'avez-vous pas dit que j'étois orphe-
line,

Et sans nulle fortune, à la merci du sort ?

S'il est vrai, j'ai donc pu, sans avoir aucun tort,

Ne prendre, auparavant, les ordres de personne.

La Gou. Du moins, vous auriez dû consulter la Baronne,

Peut-être auriez-vous pu me faire cet honneur. . . .

Mais, non, je ne crois point ce prétendu bonheur.

Ang. Vous ne le croyez pas ? Il faut donc vous confondre,

[*en tirant la promesse de Sainville.*] Tenez, voyez, lisez ; qu'aurez-vous à répondre ?

Est-ce là, de sa foi, le garant immortel ?

Dès que nous le pourrons ; nous irons à l'Autel ;

Confirmer, en secret, cette union parfaite. . .

Vous en ferez témoin . . . - Etes-vous satisfaite ?

Surtout ne dites rien de ma félicité ;

Gardez bien le secret.

La Gou. Cette nécessité
De vous envelopper des ombres du mystère,
Auroit dû vous donner un remords salutaire.
Voyez quel est l'abîme où vous vous enchaînez !

Ces nœuds défectueux, toujours infortunez,
Sont un piège couvert d'une fausse espérance,
Un écueil invisible aux yeux de l'innocence,

Et

LA GOUVERNANTE. 81

Et qu'elle n'aperçoit que lorsqu'il n'est plus
tems.

Ah ! Pourquoi voulez-vous l'apprendre à vos
dépens ?

Eh ! N'est-on pas assez à plaindre quand on
aime ?

Un amant n'est déjà que trop fort par lui-
même,

Sans lui fournir encor des titres & des droits,
Dont on a vu l'amour abuser tant de fois.

Ang. Je ne serai jamais dans ce cas dé-
plorable.

La Gou. La sagesse n'est pas toujours
inaltérable ;

C'est en vain qu'on se flatte, & qu'on croit
être sûr

De ne brûler jamais que du feu le plus pur ;
Malgré soi-même, enfin, l'on manque à sa
promesse :

Et l'on cède, par force, à sa propre foi-
blesse :

Tout se découvre alors, un nœud si criminel
Ne laisse, en se brisant, qu'un opprobre
éternel.

Ang. [à part.] Cette femme n'a rien à
voir que de funeste.

[haut.] Eh ! tranquillisez-vous, je prendrai
soin du reste.

La Gou. Un si grand intérêt ne sauroit
vous toucher ;

Je n'ajoute qu'un mot.

Ang. [avec dépit.] Je ne puis l'empêcher.

La Gou. Sainville vous est cher ?

Ang. Cent fois plus que moi-même.

La Gou. Hé bien, vous le perdez.

Ang. Ma surprise est extrême : Eh ! Comment ?

La Gou. Sa fortune est au-dessus de lui :

Le plus riche parti se présente aujourd'hui ;
S'il rejette, pour vous, l'himen qu'on lui propose,

Le Président surpris en cherchera la cause :
Craignez tout d'un courroux justement mérité ;

N'en doutez pas, son fils sera déshérité,
Et vous aurez causé son malheur & le vôtre ;
Alors vous deviendrez à charge l'un à l'autre.
Vous croyez que l'amour, qui vous unit tous deux,

Vous tiendra lieu de tout ? Il fuit les malheureux,

Il aime la fortune, & n'est pas plus fidèle ;
On ne l'a que trop vu s'envoler avec elle,
Et ne laisser à ceux qu'il avoit enflammés,
Que l'affreux désespoir de s'être trop aimés...
Vous ne m'écoutez pas ?

Ang. Il est vrai, je ne songe Qu'à ma félicité.

La Gou. Mais ce n'est qu'un mensonge ;

Enfin vous persistez ? *Ang.*

Ang. Oui, sans doute, à jamais.

La Gou. Je n'ai donc plus qu'à voir si ces nœuds sont bien faits ;

Je n'en sai pas assez touchant cette matière ;
Pour prendre, en ce papier, une assurance
entière ?

Il faut que je consulte.

Ang. Il n'en est pas besoin ;
Je ne souffrirai pas que vous preniez ce
soin :

La moindre défiance est un manque d'estime,
Sainville, avec raison, pourroit m'en faire un
crime ;

Je ne veux, contre lui, ni garants, ni té-
moins.

Je ne l'aimerois pas si je l'estimois moins.

La Gou. Pour plus de sûreté, souffrez que
je m'informe.

Je crains que cet écrit ne peche par la forme.

Ang. Eh ! Que m'importe, à moi ? mes
vœux sont satisfaits :

J'en crois mieux les sermens que Sainville
m'a faits,

Qu'à tout ce qu'on pourroit vous dire ; ainsi,
ma Bonne,

Rendez-moi.....

La Gou. Je ne puis.

Ang. Votre refus
m'étonne !

84 LA GOUVERNANTE.

La Gou. Laissez-moi le garder, j'ose vous en prier

Ang. Non, vraiment ; mais on vient.

SCENE II.

SAINVILLE, ANGELIQUE, LA GOUVERNANTE.

SAINVILLE [*à Angelique.*]

Sain. Quel est donc ce papier
Qu'elle cache avec soin ?

Ang. C'est notre
mariage.
Vous allez me gronder.

Sain. Quel est donc
ce langage ?
Qu'avez-vous fait ?

Ang. J'ai crû pou-
voir m'y confier.

Sain. Qu'entens-je ?

Ang. J'ai tout dit
pour vous justifier.

Sain. De quoi, donc ?

Ang. Elle a tort ; il
lui plaisoit de croire
Que vos feux offensoient votre honneur &
ma gloire,
Que l'hymen ne pouvant jamais les cou-
ronner,

Au

Au plus fatal espoir j'osois m'abandonner.
A présent, je ne sçai quel scrupule l'arrête ;
Tenez, demandez-lui ce qu'elle a dans la
tête.

La Gou. Tout ce qu'on peut penser d'un
hymen clandestin.

Sain. Pouvions-nous autrement fixer no-
tre destin

Que par un nœud secret ? Il étoit nécessaire ;
Mais enfin, je le fais, vous m'êtes trop con-
traire

Pour ne pas abuser du malheureux secret
Dont elle vous a fait l'aveu trop indiscret.

Vous fûtes, vous ferez toujours mon ennemie ;
Et cependant jamais je ne vous ai haïe.

Je vous détesterois si j'étois criminel :

Connoissez un amour qui doit être éternel ;

Sachez qu'il n'en est pas moins pur pour être
extrême :

J'adore sa vertu, j'en fais mon bien su-
prême ;

Je n'ai rien qui me soit plus cher que son hon-
neur :

Pourrois-je l'en priver sans perdre mon bon-
heur,

Sans me deshonorer, sans m'avillir moi-
même ?

Ce n'est qu'à ses dépens qu'on corrompt ce
qu'on aime :

Connoissez mes desirs ; je borne tous mes
droits

Au seul titre secret . . .

La Gou.

La Gou. Ignorez-vous les loix
Et les droits paternels ?

Sain. Hélas ! Qui
les ignore ?

Je les sçai comme vous ; mais je connois
encore

Un pouvoir au-dessus de leur autorité,
C'est celui de l'honneur & de la probité.

Ne peut-il arriver des temps plus favorables ?
Et les peres sont-ils toujours inexorables ?

Un fils au désespoir en peut tout espérer ;
Mais j'ai fait un ferment, rien ne peut l'al-
térer,

Et c'est entre vos mains que je le renou-
velle.

La Gou. Je ne le reçois point.

Ang. Eh !

Soyez moins cruelle,
Et consentez. D'abord que je répons de
lui

Sain. Hé bien, séparez-nous, même dès
aujourd'hui :

C'étoit votre dessein ; loin que je combatte,
Je vous offre un moyen ; la Baronne vous
flatte.

La Gou. Comment ? Expliquez-vous.

Sain. Je fais à ce sujet,
Qu'elle ne compte point remplir votre pro-
jet ; elle adore Angélique, &, malgré votre zèle,
Elle

Elle n'a pas dessein de se séparer d'elle.

Puisque vous me craignez, partez dès-à-présent :

J'ai le bien de ma mere, il sera suffisant

Pour vous faire à jamais le sort le plus paisible,

En cas que mon bonheur soit toujours impossible.

Avec elle, en un mot, abandonnez ces lieux,

Je remets à vos soins ce dépôt précieux ;

Recevez-le de moi, pour le garder vous-même,

Et pour le rendre un jour à ma tendresse extrême.

[à *Angelique.*] N'y consentez-vous pas jusqu'à des temps plus doux ?

Ang. Moi, Sainville ? Ah ! Pourvu que je vive pour vous,

Au milieu des transports d'une si douce attente,

Fut-ce dans un désert, je serai trop contente :

L'espérance tient lieu des biens qu'elle promet.

Oh ! Ma bonne, y consent Votre cœur s'y foumet.

La Gou. Vous êtes-vous flattés, aveugles que vous êtes,

Que je me prêterois au complot que vous faites ?

Voilà donc la vertu que vous me supposez ?

C'est un enlèvement que vous me proposez.

Pouvez-vous concevoir cette affreuse chimere ?

Moi

88 LA GOUVERNANTE.

Moi, je vous aiderois à trahir votre pere,
A son sang révolté je servirois d'appui ?
La nature y répugne, & me parle pour lui.
Eh ! Croyez que sa voix ne m'est pas étrangere.

Sain. Mais songez qu'Angélique...

La Gou. Elle

à beau m'être chere,

Je ne porterai point un coup si douloureux
Au mortel le plus digne & le plus généreux.

Sain. Je ne veux que du temps, pour amener mon pere

A m'accorder enfin cet aveu que j'espere ;
Il m'aime, je ne crains qu'un premier mouvement :

Du moins, en attendant l'heureux événement,

Gardez-nous le secret, ayez la complaisance...

La Gou. Qui ? Moi, je garderois un coupable silence ?

Je me suis contenuë autant que je l'ai pû :
Mais vous ne cessez point d'offenser la vertu,

Vous doutez qu'on en puisse avoir dans la misere,

Il faudra prendre un juge.

SCENE

SCENE III.

LE PRESIDENT, SAINVILLE, ANGELIQUE,
LA GOUVERNANTE.

Sain. [à part.] Ah ! Grands Dieux, c'est mon pere !
Je frémis ; elle est femme à lui révéler tout.
[à la Gouvernante.] Madame, gardez-vous de me pousser à bout.

La Gou. Je ferai mon devoir.

Sain. Qu'est-ce qu'elle m'annonce ?

Le Pres. Hé bien, mon fils, je viens chercher votre réponse
Au sujet d'un hymen qui flatte mes souhaits.

La Gou. Elle est entre mes mains, & je vous la remets.

Le Pres. Quoi donc ?

La Gou. Ceci n'a pas besoin que je l'explique ;
Mais en tout cas, Monsieur, je vous laisse Angélique.

Sain. [à part.] Tout est perdu.

La Gou. [à Angélique.] Restez, attendez votre sort.
[Elle s'en va.]

Sain. [à Angélique.] Ce sera votre arrêt,
& celui de ma mort.

SCENE

SCENE IV.

LE PRESIDENT, SAINVILLE, ANGELIQUE.

Le Pres. Dites-moi donc, Sainville, est-ce moi qui m'abuse ?

Qu'ai-je lû ?

Sain. Vous voyez ma faute & mon excuse.

Le Pres. Quel est donc cet écrit ?

Sain. Le serment solennel

Qui m'engage à lui rendre un hommage éternel.

Le Pres. Quoi donc ? Etes-vous libre ?

Avez-vous pû promettre,

Et tant qu'il me plaira de ne le pas par-

mettre, Pouvez-vous acquitter un semblable ser-

ment ?

Sain. Eh ! Regardez, mon pere, un objet si charmant.

Voyez ; pouvois je prendre une chaîne plus belle ?

[à Angélique.] Rassurez-vous.

Le Pres. C'est donc avec Mademoiselle ?

Sain. Oui, voilà mon vainqueur.

Le Pres. Quel que soit votre choix,

Ainsi

Ainsi donc vous croyez être au-dessus des loix ;

Voilà de votre part un oubli qui me passe.

Sain. Mon pere, je sçai tout, mais je demande grace,

La forme est contre moi ; mais sans aller plus loin,

Voulez-vous mon bonheur ? Laissez-m'en donc le soin.

Eh, qui peut mieux choisir sa chaîne que soi-même ?

Si vous avez sur moi l'autorité suprême :

Est-ce un droit tyrannique, une loi de rigueur ?

Ah ! Voulez-vous m'ôter l'usage de mon cœur,

Et des liens du sang me faire des entraves ?

Les enfans sont-ils donc de malheureux esclaves ?

Le Pres. Non, mon fils, mais enfin nous en savons plus qu'eux ;

Ce n'est donc que par nous qu'ils peuvent être heureux,

Et c'étoit là le droit d'un pere qui vous aime.

Sain. Eh, que n'ai-je pas fait pour me vaincre moi-même !

Depuis plus de trois mois errant jusqu'à ce jour,

J'ai cherché dans le monde à perdre mon amour ;

Je me suis répandu pour éteindre ma flamme ;

J'ai moi-même frayé le chemin de mon ame :

Aux

Aux plus rares beautés j'ai mandié des fers,
Qu'en vain plus d'une fois les plaisirs m'ont
offerts.

A ce premier objet, d'une flamme si belle,
Le Ciel même a voulu que je fusse fidèle.

Le Pres. Oui, le Ciel a tout fait. Eh,
quelle illusion!

Je ne vous parle point de la séduction
Qu'on peut vous accuser d'avoir mis en
usage ;

Mon fils, j'aurois sur vous un trop grand
avantage.

Ang. Ah! Monsieur, arrêtez; il a dû me
charmer.

Est-ce séduction que de se faire aimer?

Reprochez-moi plutôt l'ardeur dont je l'en-
flamme.

Oui, Monsieur, c'est sur moi que doit tom-
ber le blâme ;

On séduit, quand on plaît sans l'avoir mérité.

Le Pres. Qu'il use contre lui de sa sévérité.

Devroit-il vous laisser ignorer qu'à votre âge

Se donner sur la foi d'un pareil mariage,

Est un vol que l'on fait à ceux dont on
dépend ?

L'amour rend, comme un autre, un sage
inconséquent.

Ang. Il ne m'a point ravie à ceux dont je
sui née,

Dès ma plus tendre enfance ils m'ont aban-
donnée ;

Il sçavoit que je puis disposer de mon fort,
A cet égard encor vous l'accusez à tort.

Le Pres. Sans doute. Et je me dois rendre
à cette chimere ?

Ang. Pourquoi non ?

Le Pres. Une tante a
les droits d'une mere.

Ang. Eh, ne savez-vous pas ?

Le Pres. Quoi ?

Ang. Qu'elle
ne m'est rien.

Le Pres. La Baronne ?

Ang. Oui, Monsieur,
elle me veut du bien,

Mais

Le Pres. Comment ?

Ang. Je n'en
suis point du tout héritiere.

Sainv. [à part.] C'en est fait.

Le Pres. [à part.]

Quel soupçon !

Sainv. [à part.] Ma dis-
grace est entiere.

Le Pres. [à Angélique.] Ce que vous m'ap-
prenez

Ang. Doit le justifier,
Et vous autoriser à me sacrifier.

Le Pres. [à part.] Quelle énigme ! [haut.]

En effet vous n'êtes point sa nièce ?

Ang. Non, Monsieur ; je ne dois ce nom
qu'à sa tendresse.

Le Pres. [révant.] A merveille.

Sainv.

Sainv. [à part.]

Il en est encor plus irrité.

Ang. [à Sainville.] Ne faut-il pas toujours dire la vérité ?

Le Pres. [à part.] Plus j'y songe . . . Ah, Grands Dieux !

Sain. Quels courroux vous enflamme !

Un rapport enchanteur régne au fond de votre ame.

Quels titres sont plus doux, quels biens ont plus d'appas !

Le Pres. Laissez-moi . . . Seroit-elle ? . . . Allons voir de ce pas

La Baronne.

Sain. [se jettant aux pieds de son pere.] Ah ? Mon pere, arrêtez, je vous prie ;

Si vous nous séparez, il y va de ma vie.

J'ai tort d'avoir formé ces nœuds sans votre aveu,

Mais si dans votre cœur l'excuse n'a plus lieu,

J'irai dans un désert déplorer ce que j'aime,

Et subir les horreurs d'un désespoir extrême.

Puisse le Ciel qui lit dans mon cœur éperdu,

Ajouter à vos jours ceux que j'aurois vécu,

Si vous l'eussiez voulu ! Que faut-il que j'espere ?

Le Pres. Eh ! Rapportez-vous en, de grace, à votre pere :

Croyez que je prendrai le plus sage parti,

Bien-tôt de votre sort vous serez averti.

[à son fils.]

Revenez.

Rentrez. [à *Angelique*.] Et vous, allez retrouver votre bonne.

[à son fils.]

Sortez, vous dis-je. [seul.] Et nous, allons chez la Baronne

La forcer de céder à mon empressement ;

Il faut que j'en obtienne un éclaircissement.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SAINVILLE, JULIETTE.

Jul. JE vous dis qu'en un mot cela n'est pas possible,

Ni pour moi, ni pour vous, elle n'est pas visible :

L'accès près d'Angelique est si bien interdit,
Qu'avec tout votre amour, avec tout mon esprit...

Sainv. Mais comment ?

Jul. C'est un fait,

elle est comme enchaînée :

La porte du jardin vient d'être condamnée,
Car on a bien pensé que vraisemblablement
Vous pourriez en venir à quelque enlèvement.

Sainv.

Sainv. J'aurois eu cette idée ?

Jul. Enfin, on

l'a prévûë.

Sainv. Et que dit Angélique ?

Jul. Il fau-

droit l'avoir vuë :

Mais il vous est aisé de vous l'imaginer ;
Sans se voir, quand on s'aime, on peut se de-
viner.

Sainv. Ah ! Mon pere, sans doute, acheve
la vengeance !

Et la Baronne est-elle aussi d'intelligence ?

Jul. Je ne sçai, mais souvent au déclin des
beaux jours,

Notre sexe prend moins le parti des amours.

Sainv. Ils me l'enleveront... Ma perte
est résolue ;

Je veux la voir, dussai-je expirer à sa vuë.

[*Il sort.*]

SCENE II.

JULIETTE seule.

Je commence à douter qu'il soit si doux
d'aimer ;

D'abord, la seule idée avoit sçû me charmer ;
Je le croyois le bien le plus grand de la vie.
Ce que j'en vois m'en fait presque passer
l'envie.

Quand

Quand l'amour tourne à mal, c'est un cruel vainqueur,
Il est vrai ; cependant, que faire de son cœur ?

SCENE III.

ANGELIQUE, JULIETTE.

Jul. [à *Angélique* qui rêve] Comment, vous voilà seule ?

Ang. Ah ! laisse-moi tranquille. [Elle se promène.]

Jul. [à part.] Allons tout au plus vite en avertir Sainville. [Elle sort.]

SCENE IV.

ANGELIQUE, LA GOUVERNANTE [achevant de lire une lettre.]

La Gou. Ah ! Ciel, je te rends grâce...
[à *Angélique.*] Eh, daignez me parler.

Ang. Non, cruelle.

La Gou. Arrêtez. Où voulez-vous aller ?

Ang. Que m'importe à présent, pourvu que je vous fuye ?

Ne vous attendez plus, après m'avoir trahie,
Que je veuille avec vous passer mes tristes jours.

Non, entre vous & moi c'en est fait pour toujours.

Je

Je supporterai tout pourvû qu'on nous sépare.

La Gou. Vous prononcez bien vite un arrêt si barbare.

Ang. C'est qu'il est dans mon cœur.

La Gou. Juste ciel, quel aveu !

Ang. Non, ce faux désespoir vous avancera peu.

Je ne croirai jamais que vous m'ayez aimée.

La Gou. Eh, de quels sentimens suis-je donc animée ?

Ang. D'un zèle amer, toujours trop inconsideré,

Porté jusqu'à l'excès le plus immodéré,

Et qui vient de m'ôter le bonheur de ma vie.

La Gou. Il n'étoit qu'apparent.

Ang. Laissez-

moi, je vous prie ;

Dans toutes vos raisons, je ne veux plus entrer.

Quelle fatalité nous a fait rencontrer ?

Je rendois grace au Ciel d'un présent si funeste.

Aveugle que j'étois !

La Gou. Le Ciel que

j'en atteste,

Connoît si je vous aime. Hélas ! Jusqu'à ce jour

Qu'ai-je fait qui ne serve à prouver mon amour,

A mériter le vôtre ?

Ang. Ah ! Grands Dieux, à quel titre ?

La Gou.

LA GOUVERNANTE. 199

La Gou. Je pourrois à présent vous en rendre l'arbitre.

Ang. Quel intérêt cruel vous attache si fort ?

Pourquoi vous êtes-vous subordonné mon fort ?

D'où vous arrogez-vous ce pouvoir tyrannique ?

La Gou. Eh, non, il ne l'est pas... Ah, ma chère Angélique ?

Ang. Moi ?

La Gou. Vous, pour un moment, laissez couler mes pleurs.

Ang. Ne me voilà-t'il pas sensible à ses douleurs,

Et presque hors d'état de soutenir ses larmes ?
Quel est cet ascendant ? Où prenez-vous vos armes ?

La Gou. Au fond de votre cœur, qui ne peut se trahir,

Et qui ne parviendra jamais à me haïr.

Ang. Je ne vous conçois pas.

La Gou. Vous

êtes étonnée

De me voir si sensible à votre destinée ?

Vous demandez pourquoi, craignez de le savoir.

Pour un ménagement que j'ai cru vous devoir,

Je m'étois à jamais condamnée à me taire ;
Vous le voulez, il faut dévoiler ce mystère,
Et vous causer peut-être un éternel regret.

[à part.]

Que vais-je découvrir ?

Ang. Quel est donc ce secret ?

La Gou. Vous dépendez...

Ang. Comment ?

De qui puis-je dépendre ?

Autant qu'il m'en souvient, vous m'avez fait entendre

Que vous connoissiez ceux à qui je dois le jour.

Ne m'avez-vous pas dit qu'en un autre séjour
Un généreux trépas m'avoit ravi mon pere,
Que je ne devois plus compter sur une mere,
Qu'en ma plus tendre enfance à peine ai-je
pu voir ?

Vous a-t'elle en mourant laissë tout son pouvoir ?...

Vous la pleurez ?

La Gou. Le Ciel n'a point fini sa vie.

Ang. Que dites-vous ? La mort ne me l'a point ravie.

Achevez donc.

La Gou. Je n'ose.

Ang. Elle vit ?

La Gou. Hélas ! Oui ;

Et c'est pour vous aimer.

Ang. O bonheur inouï !

Je vous pardonne tout. Ah, Ciel ! Quelle est ma joie !

Ma bonne, absolument il faut que je la voie.

La Gou.

La Gou. Cessez.

Ang. Par ces refus cruels,
injurieux,
Vous me désesperez... Que vois-je dans vos
yeux ?

La Gou. Lui pardonnerez-vous son état &
le vôtre ?

Ang. Ah ! Vous êtes ma mère ; oui, je
n'en veux point d'autre :

Tout me le dit ; cédez, & qu'un aveu si doux
Couronne tous les biens que j'ai reçu de vous.

La Gou. Hé bien, vous la voyez. Puisque
je vous suis chère,

La nature triomphe, & vous rend votre mère.

Ang. Ah, Ciel ! Mais quel remord vient
déchirer mon cœur ?

[*Elle se jette à ses genoux.*]

C'est vous que j'ai traitée avec tant de rigueur !

La Gou. [*en la relevant.*] Ma fille, oublions
tout. Je crains qu'on ne m'entende ;
Cachons notre secret, je vous le recommande.
M'en croirez-vous ? Laissons régner ici la
paix.

Vous voyez notre état ; renoncez pour jamais
A l'espoir d'un himen hors de toute apa-
rence.

Que sacrifiez-vous ? Une folle espérance.

Dans le sein de l'oubli, cherchons un sort
plus doux ;

Abandonnons le monde, il n'est pas fait pour
nous.

Ang. Je me rends, & je sens que ce n'est
que la fuite
Qui pourra garantir mon ame trop séduite.
Mais, hélas ! comment fuir ?

La Gouv. Le

Ciel en a pris soin ;
De la Baronne, enfin, vous n'avez plus be-
soin.

Un parent éloigné, dont j'étois héritière,
A, depuis quelques jours, terminé sa carrière ;
Je viens de le savoir, & que dés-à-présent
Nous jouissons d'un bien qui sera suffisant
Pour vivre loin du monde en une aisance
honnête ;

Partons secretement, que rien ne nous arrête ;
Et, pour nous dérober, allons tout préparer.

Ang. Quoi, si-tôt, pour jamais, il faut s'en
séparer ?

La Gouv. Nous ne sçaurions trop-tôt
quitter cette demeure.

Ang. Que va-t'il devenir ? Quoi, partir
tout-à-l'heure,

Sans se revoir du moins pour la dernière fois.

La Gouv. Obtenez ce triomphe.

Ang. [*en se jettant
dans les bras de sa mere.*] Il le faut, je le dois. .
Arrachez-moi d'ici ; je me perds si je reste.

S C E N E

SCENE V.

SAINVILLE, ANGELIQUE,
LA GOUVERNANTE.

Sainv. [en les arrêtant.] Ah ! Vous me trahissez.

La Gouv. Quel contre-tems funeste ?

Sainv. Cruelle ! Il est donc vrai que vous lui pardonnez ?

A ses séductions vous vous abandonnez ?
Elle triomphe encor.

Ang. Arrêtez ! C'est ma mere....
[en lui baisant la main.] Si vous saviez combien elle doit m'être chere !

Sainv. [à part.] Quel obstacle cruel !....
O fort plein de rigueur !
[haut.] Madame.....Dites vous.....Elle auroit ce bonheur ?

Ang. J'en fais gloire.

Sainv. Elle doit en faire aussi la sienne. *[après avoir rêvé.]*
[à Angélique.] C'est votre mere !....*[se jettant aux pieds de la Gouvernante.]* Hé bien, soyez aussi la mienne.

Eh, Madame, d'où vient cette opposition ?
Je ne reconnois point de disproportion ;
La nature & l'amour ne l'ont jamais admise.

La Gouv. Tant de félicité ne nous est pas permise.

Un

Un inutile espoir vous enyvroit tous deux ;
La fortune s'oppose aux succès de vos vœux.

Sainv. Ah ! Vous m'allez quitter, votre
fuite s'apprête,
Vous méditez ma mort !

La Gouv. [à sa fille.]

Que rien ne nous-arrête.

Ang. [en s'en allant.] Nous ne nous ver-
rons plus, recevez mes adieux.

Sainv. Que dites-vous ?

Ang. Lisez le reste
dans mes yeux.

Sainv. Barbares, arrêtés.....

SCENE DERNIERE.

SAINVILLE, ANGELIQUE, LA GOUVER-
NANTE, LE PRESIDENT, LA BARONNE.

Sainv. AH ! Madame. Ah !
mon pere.

Vous n'avez plus de fils.

La Gou. [à Angelique.]

Vous voyez ce qu'opere
Votre Indiscrétion.

Sainv. [à la Baronne.] Je
n'y survivrai pas.

Ah ! Madame, c'est vous qui voulez mon
trepas.

La Bar. Qui, Moi ?

Sainv. Vous permettez
qu'Angelique me fuye ;

Sa mere me l'arrache, elle emporte ma vie.

La Bar. Voila ce que j'ignore.

Sainv. Arrêtez

donc leurs pas ;

Mais un pere cruel n'y consentira pas.

Le Pres. Qui vous dit que j'exige un si grand sacrifice ?

Nos enfans n'ont jamais sù nous rendre justice.

[à la Gouvernante.]

Madame, épargnons-nous des discours superflus.

Nous nous connoissons tous, ne dissimulons plus ;

Ce désaveu cruel n'a rien qui m'en impose.

J'ai voulu réparer les maux dont je suis cause :

Vos refus m'ont porté le poignard dans le sein ;

[en montrant la Baronne.]

Madame en est témoin. Est-ce votre dessein,

Que le pere & le fils périssent l'un par l'autre ?

C'en est fait, si mon sang ne s'associe au vôtre.

Ah ! Daignez nous admettre aux titres les plus doux.

Ang. Ma mere, il y consent.

Le Pres. Pour-

quoi nous fuyez-vous ?

La Gou. Si nous fuyons, ce n'est que par reconnoissance.

La Bar. Ah ! Comtesse, agréez cette heureuse alliance.

Sainv. Ciel ! qu'entens-je ?

Le Pres. Souffrez

qu'un accord si charmant

Puisse

Puisse au moins vous servir de dédommagement.

La Gou. Mais dois-je consentir qu'il perde sa fortune ?

La Bar. Eh ! Madame, calmez cette crainte importune

En faveur d'un hymen qui comblera mes vœux.

Ils auront tout mon bien, je l'affure à tous deux,

Ils seront mes enfans, ils sont dignes de l'être.

La Gou. [au Président.] Monsieur, qu'ils soient heureux, vous en êtes le maître.

Sainv. [en prenant la main d'Angélique.] Ah !

Quel bonheur ! La vie, au prix de ce bienfait, Est le moindre présent que vous nous ayez fait.



F I N.